QUELLE IMPORTANCE
JÉSUS A-T-IL DONNÉE A SA MORT
ET A SA RÉSURRECTION ?

ÉTUDE DE THÉOLOGIE BIBLIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'ÉGLISE LIBRE DU CANTON DE VAUD

PAR

MAURICE CONSTANÇON

LAUSANNE
IMPRIMERIE F. REGAMEY, GRAND St-JEAN, 9
1892

La Faculté rappelle qu'elle n'est pas responsable des opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

GODET. Commentaire sur saint Jean.
MEYER. Commentaires sur Jean et les Synoptiques.
CALVIN. Commentaires sur Jean et les Synoptiques.
HOLTZMANN. Commentaire sur saint Jean.
LANGE. (Bibelwerk.) Saint Jean.
REUSS. Histoire de la théologie chrétienne.
REUSS. Die heiligen Schriften des N. T.
BEYSCHLAG. Biblische Theologie des N. T.
WEISS, B. Biblische Theologie des N. T.
WEISS, B. Der johanneische Lehrbegriff.
STEINMEYER. Die Auferstehung des Herrn.
RITSCHL. Die Heilsbedeutung des Todes Christi im N. T.
HOLSTEN. Zum evangelium des Paulus und des Petrus.
SHULTZ, Hermann. Biblische Theologie des A. T.
SCHLATTER. Der glaube im N. T.
WEIZSÆCKER. Das apostolische Zeitalter.
BEYSCHLAG. Leben Jesu.
Différents articles des Encyclopédies de Herzog et de Lichtenberger. Articles: Jésus-Christ, Sacrifices, Rédemption, etc.

AVANT-PROPOS

La mort et la résurrection du Christ? Que d'opinions, que d'appréciations diverses! L'un y voit une folie, l'autre un acte d'amour suprême; celui-ci la considère comme sans importance dans l'œuvre du salut; celui-là, au contraire, en fait le fondement de sa foi et de ses espérances; et qui nous dira toutes les nuances qui réunissent ces extrêmes?

En considérant ces deux faits de l'histoire évangélique, l'un est arrêté, aveuglé par les exigences d'une raison autoritaire, l'autre est emporté sur les ailes d'un sentiment religieux irréfléchi; celui-ci pèse, scrute, examine, celui-là contemple. Le travail que nous nous proposons de faire n'est point une critique de ces opinions souvent contradictoires; nous voulons interroger Christ lui-même,

savoir comment il a envisagé sa mort et sa résurrection, quel rôle il leur donne dans son œuvre messianique et rédemptrice. Or Jésus ne nous a point laissé de doctrine systématique; rien d'organique dans son enseignement; rien qui nous permette d'assigner à sa mort et à sa résurrection une place dans un tout; nous n'avons que des déclarations isolées, sans lien apparent.

Deux méthodes se présentaient à nous : ou étudier ces déclarations l'une après l'autre, chacune pour soi, ou les systématiser. C'est cette dernière méthode que nous avons choisie, la première aurait été impossible à cause des répétitions qu'elle entraînait. Nous nous hâtons de dire, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, que la forme un peu systématique donnée ici à la pensée de Jésus n'est qu'un cadre, et que nous ne songeons nullement à faire de Jésus ce qu'il n'a jamais été, un dogmaticien donnant au monde un système.

Notre champ de travail est parfaitement délimité ; c'est l'idée que Jésus s'est faite de sa mort et de sa résurrection. Ainsi nous ne traiterons point le problème historique, nous n'étudierons pas le récit de la Passion, nous n'examinerons pas si la résurrection du Christ a eu lieu réellement ou si ses disciples ont eu des hallucinations, des visions intérieures et subjectives. Nous croyons pleinement à l'historicité de la résurrection du Christ, nous croyons qu'il a été vu, entendu, touché par ses dis-

ciples, mais nous n'avons pas à le démontrer dans les pages qui vont suivre.

Tel de nos lecteurs ou critiques sera peut-être étonné de nous voir mettre les déclarations du quatrième Evangile sur le même pied que celles des synoptiques. Nous n'ignorons nullement la défaveur dont sont l'objet les discours de saint Jean. S'il est presque unanimement reconnu qu'au point de vue de l'exactitude des faits, l'Evangile de Jean l'emporte sur la tradition synoptique, il n'en est pas de même des discours. Nous sommes arrivé, par une étude personnelle et sérieuse, à la conviction que les discours du quatrième Evangile sont l'expression authentique de la pensée du Christ. Non pas que *toutes* les paroles mises dans la bouche de Jésus aient été prononcées dans les circonstances qu'indique Jean, mais elles sont toutes de Jésus, bien que l'auteur les ait souvent transposées et groupées autour de certains faits qui y ont rapport et qui les ont rappelées à son souvenir. Sans traiter, comme M. Reuss, de ridicule et d'absurde la manière dont l'auteur introduit ses personnages, reproche immérité, nous ne pouvons nous empêcher de trouver étranges les discours que Jésus tient à ses auditeurs. La plupart des discours les plus profonds et les plus sublimes de Jésus sont adressés soit aux foules qui n'y peuvent rien comprendre, soit aux Juifs qui en sont scandalisés. Nous croyons donc ne rien ôter à la valeur de ces discours en admet-

tant que Jean les a librement et très habilement groupés autour des faits, sans se demander si c'était leur place historique.

Quant à la marche que nous avons suivie, elle est fort simple : dans une introduction, nous établissons que Jésus a annoncé, dès le commencement de son ministère, sa mort et sa résurrection. Dans la première partie de notre travail, nous considérons la pensée de Jésus sous ses différentes faces, et dans la seconde nous voyons l'origine et le développement de cette pensée.

Nous avons, autant que possible, cherché à faire de l'exégèse impartiale, en nous mettant en présence des textes et en faisant abstraction de nos idées et préoccupations dogmatiques. Y avons-nous réussi? c'est une autre question, car il est bien difficile de voir les choses autrement qu'au travers de ses propres pensées, et de faire de la théologie biblique sans y glisser sa théologie, inconsciemment et innocemment. Que l'on nous pardonne si tel est le cas.

PREMIÈRE PARTIE

L'IMPORTANCE QUE JÉSUS A DONNÉE A SA MORT ET A SA RÉSURRECTION

Introduction.

Quand Jésus a-t-il commencé à prévoir que son ministère se terminerait par une catastrophe et que sa qualité de Messie l'appelait à mourir?

Telle est la question à laquelle il nous faut répondre avant tout.

En effet, si, comme le pensent certains théologiens, Jésus n'a eu connaissance de son sort qu'au moment où il ne pouvait plus y échapper, si la mort l'a pris par surprise alors qu'il croyait triompher, il est évident qu'il n'a pu lui donner aucune importance, qu'elle n'a joué aucun rôle dans son enseignement et qu'elle n'est plus pour lui que la ruine de ses espérances et de sa messianité. Notre thèse se résumera en cette phrase aussi simple que laconique : « N'ayant pas prévu sa mort, Christ ne lui donne aucune valeur. » Notre introduction sera aussi

notre conclusion, notre premier comme notre dernier chapitre.

Si au contraire, comme nous le croyons et comme nous chercherons à l'établir, Jésus a su d'avance qu'il mourrait, notre introduction nous fournira une base sûre, un point d'appui pour nos développements ultérieurs. Nous serons en droit de dire que Christ doit avoir réfléchi à la portée et aux conséquences de sa mort, qu'il peut en avoir parlé.

Le problème que nous venons de poser ne peut être résolu à priori et dogmatiquement, c'est un problème historique, ou plus exactement un problème exégétique, que l'exégèse seule doit résoudre. Nous devons nous en tenir strictement aux textes, les examiner loyalement et sans parti pris.

Parmi les nombreux passages où Jésus parle de sa mort et de sa résurrection, nous avons fait un choix, réservant pour cette introduction les seuls passages où Jésus annonce purement et simplement sa mort, sans donner aucun commentaire de ses paroles, nous renvoyons à plus tard l'examen des autres textes.

Déjà dans les chapitres 2 et 3 du quatrième Evangile, chapitres qui nous rapportent des faits et des discours antérieurs à la narration synoptique du ministère, Jésus parle de sa mort et de sa résurrection. Il vient de chasser les vendeurs du temple, et, comme les Juifs lui demandent de quel droit il agit ainsi en maître, il répond: « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rebâtirai. » (Jean 2 : 18-22.)

L'allusion à sa mort et à sa résurrection est évidente; l'évangéliste a d'ailleurs soin de la souligner, car si l'on prend à la lettre la parole de Jésus, on en arrive à un

non-sens absolu. Pour prouver son autorité messianique, Jésus demande aux Juifs de lui fournir l'occasion de déployer sa puissance, et ce qu'il demanderait, ce serait la destruction du temple : une chose impossible. Certes, tout amateurs de miracles que fussent les Juifs, il saute aux yeux qu'ils n'auraient pas songé une minute à démolir le superbe édifice qui faisait leur orgueil et leur gloire. Et pourquoi ? Pour éprouver la puissance d'un inconnu qui leur inspire une médiocre sympathie !

Nous ferons remarquer en outre que c'est toujours par l'annonce du grand miracle, sa résurrection, que Jésus répond à ceux qui lui demandent un signe de sa messianité ou une preuve de son autorité. (Matth. 12 : 39-40 ; Luc 11 : 29.)

Cette parole est-elle historique ? Elle l'est, si le fait qui lui a donné naissance, la purification du temple, est historique.

Aucune objection sérieuse ne peut être avancée contre son historicité. On ne peut argumenter en se basant sur les synoptiques. Ils nous racontent une scène semblable qui se passa à la fin du ministère de Jésus et ne parlent pas d'une première purification du temple. Cela ne prouve rien contre l'historicité du récit de Jean, qui sort absolument du cadre de la narration synoptique. S'il nous fallait choisir entre les deux récits, celui du quatrième Evangile nous paraîtrait historiquement mieux placé. On comprend plus facilement l'acte d'autorité messianique de Jésus au commencement de son ministère qu'à la fin, alors que la haine de ses ennemis ne cherche qu'une occasion de lui nuire.

« Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé. »

(Jean 3 : 14.) Dans cette parole que Jésus adresse à Nicodème, il est fait allusion à la mort sur la croix, mais ici nous ne pouvons prouver l'historicité par aucun argument.

Si du quatrième Evangile nous passons à la tradition synoptique, nous trouvons les deux parallèles (Matth. 12 : 39, 40 et Luc 11 : 29) : « Il ne sera pas donné d'autre miracle à cette génération que celui du prophète Jonas..... le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » Cette parole a un cachet particulier d'historicité. Une telle comparaison, et surtout la forme qu'elle revêt, sont trop de la manière du Maître pour que l'on puisse y voir une imitation.

A Césarée de Philippe (Matth. 16 : 21; Marc 8 : 31; Luc 9 : 22), pour la première fois, Jésus s'adresse directement à ses disciples et leur annonce sa mort. Jusqu'alors Jésus s'était servi d'expressions imagées préférant les allusions aux déclarations positives. Ainsi, Matth. 9 : 14, 15, Marc 2 : 19, Luc 5 : 34, où il ne précise rien, mais laisse entrevoir que « des jours viennent où l'époux sera enlevé ».

A Césarée, comme le disent Matthieu et Marc, « Jésus *commença* à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. »

La déclaration de Jésus est nette, claire, précise et très fortement appuyée par le contexte. Si Jésus n'a pas annoncé sa mort, la protestation de Pierre et la réponse foudroyante de Jésus n'ont plus aucun sens et doivent être retranchées.

Pourquoi est-ce à ce moment seulement que Jésus

commence à parler de sa mort à ses disciples? Parce qu'à ce moment leur foi était née; Pierre se faisant l'interprète de tous, déclare à Jésus qu'ils le tiennent pour le « Christ, le Fils du Dieu vivant ».

Le moment est donc venu pour Jésus d'expliquer en quoi consiste sa messianité, quel est son plan, son œuvre, son but.

Il doit mourir. Il faut qu'il l'annonce à ses disciples, qu'il les prépare et les amène à admettre, à comprendre cette mort et sa nécessité. Mais les disciples ne comprirent pas, ne voulurent pas comprendre; Pierre proteste.

Quelque temps plus tard Jésus renouvelle sa tentative. (Matth. 17: 23.) Cette fois, personne ne proteste, « mais, nous est-il dit, les disciples furent tout attristés. »

Plus le moment de son départ approche, plus Jésus revient fréquemment sur ce triste sujet. Il précise les circonstances particulières de sa mort. (Matth. 20: 19; Marc 10: 33, 34; Luc 18: 32-34.) Il sera livré aux païens qui se moqueront de lui, le battront de verges, cracheront sur lui et le feront mourir (Jean 6: 70, 71); il sera trahi par l'un des siens.

Jésus sait enfin que c'est à Jérusalem qu'il doit mourir, que l'époque de sa mort est fixée d'avance et qu'il ne dépend pas de lui de hâter ou de retarder le moment de la crise.

Enfin, la veille de sa mort, dans le dernier repas qu'il prend avec les siens, Jésus parle avec plus d'insistance de son prochain départ. « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, vous serez dans la tristesse; en vérité, en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez. » (Jean 16.) Mais il ajoute immédiate-

ment des paroles de consolation : « Ne vous troublez pas, je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas surpris quand elles arriveront. Je m'en vais, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira. Encore un peu de temps et vous me verrez. » L'insistance avec laquelle Jésus revient sur ces mots « *voir*, *revoir* », ne laissent aucun doute sur leur signification, c'est de la résurrection qu'il s'agit, et d'une résurrection sous une forme visible, sensible. S'il restait encore le moindre doute, le passage de Matth. 26 : 32 suffirait à le dissiper : « Mais après que je serai ressuscité, je vous précèderai en Galilée. » Si Jésus n'avait eu en vue qu'une résurrection toute spirituelle, il n'aurait pas employé le mot « précéder », il ne leur aurait pas donné rendez-vous en Galilée, car il eût pu se communiquer à eux partout ailleurs.

Voici donc ce que nous apprennent les textes : « Dès le commencement de son ministère, Jésus parle de sa fin tragique, il l'attend et elle ne le prend point par surprise. »

Pour nier ce résultat il faut rejeter tous les textes qui nous ont y conduits, et c'est ce que Holsten n'a pas craint de faire.

Au premier abord une telle liberté paraît un comble d'arbitraire et de parti pris, mais quand on y regarde de près, et que l'on considère les raisons très sérieuses avancées par le savant critique on s'aperçoit qu'il faut prouver ce qui nous avait paru si évident.

Voici en résumé le raisonnement de Holsten : Jésus ne peut avoir annoncé sa mort et sa résurrection, puisqu'au moment où ces faits se produisirent, les apôtres en sont étonnés, surpris, bouleversés. Une telle émotion est absolument incompréhensible. Si Jésus a parlé

de sa mort, il doit en avoir expliqué la valeur et la nécessité. Ne l'aurait-il pas fait de lui-même que ses disciples l'auraient pressé de questions. Et que voyons-nous ? Longtemps après la mort de leur Maître, les apôtres ne se rendent nullement compte de la valeur et de la nécessité de cette mort, ils l'acceptent comme fait accompli et cherchent à se prouver par l'Ecriture qu'elle devait avoir lieu, que les prophètes en ont parlé. Ce ne serait qu'à la suite d'une vision, d'une révélation spéciale que Pierre et Paul en arrivèrent à comprendre que la mort de Christ a une valeur capitale dans l'œuvre du salut.

L'argumentation paraît fondée; on ne peut nier qu'au moment de la mort de Jésus les disciples sont surpris comme par une catastrophe inattendue. Quand Christ ressuscite, les disciples n'attendent pas de résurrection. Tout est fini. Les femmes leur annoncent qu'elles ont vu le Christ : ils refusent de croire ! Les premières prédications du livre des Actes ne font nullement mention de la mort de Christ comme ayant une importance pour la foi.....

Que répondre à cela ?

Partageant les espérances populaires, les disciples attendaient un Messie glorieux, restaurateur du trône de David, roi de paix, dont le règne durera éternellement. On comprend leur effroi quand, à Césarée, celui qu'ils viennent de saluer comme le Messie leur annonce qu'il va mourir. Pierre se fait bien l'interprète des sentiments de tous quand il reprend Jésus.

Comment ? Le Messie, le Fils du Dieu vivant, un être surnaturel, va subir le sort de tout homme, il va mourir ! Et de quelle mort ! rejeté par Israël, haï des

principaux, donc méconnu : où est alors la restauration du trône de David ? Il va mourir, c'en est fait du règne éternel et glorieux ! C'est impossible. Le Maître a voulu les éprouver : « Cela ne t'arrivera pas. » cette protestation de Pierre est aussi une supplication.

Quand, pour la seconde fois, Jésus reprend ce sujet, les disciples sont tout affligés, ils commencent à croire que ce malheur pourrait arriver. Ils vont s'écrier : « Pourquoi donc mourir ? Qu'est-ce qui t'y oblige ? » Ils gardent le silence ! Pourquoi ! Hé, ils sont comme des enfants qui s'imaginent volontiers que leurs efforts pour oublier un danger suffiront pour les délivrer. Ils gardent le silence parce qu'ils veulent pouvoir espérer, parce qu'ils veulent croire. Ils ont besoin de leur foi, leurs espérances sont leur vie.

Et s'ils interrogent leur Maître, ils ont le pressentiment que sa réponse confirmera leurs pires craintes : ils préfèrent leurs illusions.

Demandez à cet homme qui se meurt, pourquoi il n'interroge pas son médecin ! Ah ! le malheureux sent qu'il n'y a plus d'espoir et ne veut pas en convenir. Il veut espérer et ne sait que trop que le verdict du médecin anéantira toute espérance.

Les disciples ne peuvent et ne veulent pas admettre d'explications ou d'éclaircissements. Leur idée sur le Messie est déjà toute faite ; le vrai Messie ne doit pas mourir. A quoi bon une explication, à quoi bon interroger ; si Jésus meurt, il n'est pas le Messie. Et ils veulent croire à la messianité de cet homme qu'ils aiment, qui les a subjugués par sa puissance et son autorité, qui a des paroles de vie éternelle ; ils craignent d'être obligés de le quitter, un instinct secret, la

voix du cœur, leur conscience, leur amour, leurs sentiments religieux, tout leur crie : Celui-ci est le Sauveur d'Israël.

Quand la catastrophe a lieu, ils en restent épouvantés, scandalisés, anéantis, et il faut l'apparition du Ressuscité pour les faire sortir de leur torpeur.

Nous comprenons aussi que l'idée de la résurrection ne les ait pas frappés. Ils ne voient et n'entendent qu'une chose : Le Christ va mourir. C'est le grand scandale qui leur ôte toute compréhension. Ne pouvant admettre la mort de Christ, peu leur importe ce qui la suivra.

Jésus s'est parfaitement rendu compte du conflit qui se livrait dans le cœur des disciples. Il garde une juste mesure dans ses déclarations et ne donne pas des explications qui ne seraient pas comprises ou qui scandaliseraient. Il en dit assez pour montrer qu'il s'attend à la mort, et pas assez pour provoquer une défection générale, car il a besoin de ces hommes pour continuer son œuvre.

Et voilà nos raisons pour trouver non convaincantes celles de Holsten et pour tirer de ce que nous avons vu cette conclusion : *dès le commencement de son ministère Jésus a prévu sa mort et sa résurrection.*

Jusqu'à nouvel avis il n'y a donc aucune nécessité à retrancher les textes, bien au contraire. Maintenant que nous avons posé une base solide, nous pouvons entrer dans le cœur même de notre sujet et nous demander si Jésus a donné à sa mort une valeur autre qu'une valeur purement historique.

CHAPITRE I

Obéissance et foi.

Quand Jésus annonce sa mort, que ce soit aux Juifs, que ce soit à ses disciples, il n'en parle jamais comme d'une probabilité, d'une éventualité, mais comme d'un événement inévitable et nécessaire. C'est presque toujours par les mots : « Il faut — le Fils de l'homme doit », qu'il introduit ses déclarations.

Il doit mourir ; ce n'est pas ensuite d'une résolution prise en son for intérieur, ce n'est pas lui, Jésus, qui a décidé de mourir.

Il n'est pas saisi de la folie du dévouement comme le dit M. Renan.

S'il *doit* mourir, ce n'est pas davantage à cause de la haine toujours croissante des pharisiens, cette haine ne l'oblige point. S'il doit mourir, c'est que Dieu le veut.

En Gethsémané, par trois fois, Jésus supplie Dieu de lui épargner les souffrances de la mort, si c'est possible, et il ajoute : « Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ».

Dieu veut sa mort.

Il est vrai que tout homme pieux qui admet une inter-

vention de la Providence dans les événements d'ici-bas peut considérer la mort et tout ce qui lui arrive, comme un effet de la volonté divine et dire : « Dieu le veut! » Est-ce ce simple sentiment de dépendance que nous trouvons chez Jésus? Non, il y a plus; les mots « il faut, je dois », ne sont pas l'acceptation de l'inévitable.

Quand, à Césarée de Philippes, Pierre tente de le détourner de la mort, Jésus lui répond par cette apostrophe terrible : « Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale, car tu ne conçois pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines. » Certes, il y a dans cette réponse, plus que la simple affirmation que la vie du Christ, comme celle d'un chacun, est entre les mains du Tout-Puissant. La mort du Christ est voulue de Dieu dans un sens spécial, c'est une de ces choses de Dieu, qu'un Pierre, avec ses préoccupations charnelles, ne peut comprendre; elle a une valeur et une importance particulière aux yeux de Dieu, il en a fait l'objet d'un acte spécial de sa volonté. Jésus doit mourir, nul n'a le droit de le détourner de la mort.

« Le Père m'aime, parce que je dépose ma vie afin de la recevoir. Personne ne me l'ôte, mais je la dépose de moi-même, j'ai le pouvoir de la déposer et j'ai le pouvoir de la recevoir : tel est l'*ordre* que j'ai reçu de mon père. » Jean 10 : 17, 18.

Ce passage nous fournit une détermination plus précise. Si Jésus doit mourir, c'est qu'il a reçu un ordre positif de Dieu. L'idée d'ordre reçu nous amène à ce point très important : en mourant, Jésus n'est pas passif, entraîné à la mort malgré lui, fatalement, il y a action. Jésus a reçu un ordre, il l'exécute. Cette action est entièrement libre; c'est ce que montre déjà la ré-

ponse de Jésus à Pierre ; la protestation de l'apôtre est une tentation pour Jésus, elle le scandalise, et là où il y a tentation, il y a possibilité de chute, donc liberté.

La volonté de Dieu s'est manifestée. Jésus y soumet la sienne librement, il obéit. « Personne ne me l'ôte. » Jésus prend ce « personne » dans un sens absolu. Il mourra, mais ce n'est ni Dieu, ni l'homme, ni le diable qui lui prennent sa vie, il la donne ou, ainsi que l'exprime le verbe grec, il la dépose de lui-même comme un vêtement.

Jésus exécutera l'ordre reçu, car il en a le pouvoir. Quelle étrange expression que ces mots : « Avoir le pouvoir de déposer sa vie ! Etre capable de mourir ! » Jésus dit cela comme un Enoch ou un Elie eût dit avant de monter au ciel : « Je peux ne pas mourir, je peux échapper à la loi qui devrait régler ma vie. » C'est bien dans ce sens que nous comprenons la parole de Jésus. Il ne devait pas mourir, mais il le peut. En déclarant qu'il peut mourir, Jésus affirme par là même qu'il est libre vis-à-vis de la loi de mort qui règle nos destinées. Jésus est immortel, ce n'est pas le « *non posse mori* », absolu c'est un « *posse non mori* ».

La mort n'est point son lot, car il est la vie. (Jean 11: 25 ; 14 : 5.) Il a reçu du Père d'avoir la vie en lui-même comme le Père l'a en lui-même. (Jean 5 : 26.) Pour mourir, Jésus doit faire usage de sa volonté, il doit de lui-même renoncer à cette puissance de vie qu'il possède, permettre lui-même cette rupture entre l'âme et le corps, que l'on nomme mort. Mais mourir n'est que la première partie de l'ordre que Jésus a reçu, sa mort n'a pas son but en elle-même, elle est le moyen d'arriver au but, qui est « recevoir la vie ou la re-

prendre »; les deux traductions sont possibles et sont toutes deux philologiquement exactes. La plupart des versions et commentaires traduisent par reprendre ; après mûr examen, nous nous sommes arrêtés à la traduction « recevoir » appuyée par Weizsäcker et Grimm (dictionnaire). Voici nos raisons.

Si l'on adopte la traduction reprendre, on se heurte aux difficultés suivantes. Jésus déclarerait se ressusciter lui-même, ce qui est en contradiction avec tous les autres passages du Nouveau Testament où la résurrection de Christ est attribuée à Dieu seul.

Meyer, dans son commentaire, a tourné la difficulté en déclarant que notre passage ne touche pas à la question de savoir si Christ se ressuscite lui-même ou si c'est Dieu qui le ressuscite. C'est une défaite et non point une explication qui nous satisfasse.

Autre difficulté : si Jésus se ressuscite lui-même, quelle idée nous faire de sa mort? Est-ce encore une mort? Si Jésus reprend sa vie, il y a une activité de sa part, il n'a donc pas déposé complètement sa vie.

Qu'est-ce qu'une mort qui laisse encore la possibilité d'une activité, qui permet le jeu des facultés et de la plus élevée de toutes, la volonté. La mort n'est-elle pas précisément la négation de toute vie active, de toute volonté. Ou la mort du Christ a été une mort authentique ou elle n'a pas été une mort. Avons-nous un dédoublement de son moi, dont une partie seule est morte et dont l'autre a conservé la plénitude de sa vie, alors nous ne comprenons plus les mots : déposer sa vie.

Dernière difficulté : si Jésus peut reprendre sa vie, si sa résurrection ne dépend que de lui et de sa

volonté, qui nous expliquera ses angoisses en Gethsémané ?

Pourquoi craint-il la mort? Pourquoi cette souffrance, cette sueur de sang, ces cris à Dieu? Jésus serait-il inférieur en courage à tant de héros qui ont regardé la mort sans pâlir, et lui qui peut reprendre sa vie, tremblerait.

C'est pour échapper à ces difficultés que nous avons traduit par recevoir. La mort de Christ est une vraie mort. En déposant sa vie, il renonce à toute activité, il renonce absolument à son moi, à sa volonté ; il ne peut rentrer en possession de sa vie qu'en la recevant de nouveau.

De la main de qui? De celui qui la lui a donnée une première fois et entre les mains de qui il la dépose pour la recevoir, Dieu. Rappelons ici les paroles prononcées par Jésus en croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains.»

Poursuivons l'analyse de notre passage. Jésus recevra sa vie, comme il l'a donnée, en vertu du pouvoir, ou mieux de la « capacité » qu'il possède. Le mot « pouvoir » éveillant toujours l'idée d'une certaine activité.

Si dans sa mort Jésus est éminemment actif, dans sa résurrection il est passif et ne conserve que la faculté de recevoir la vie. Il en est de lui comme du grain de semence que l'on jette en terre, il y meurt, tout en conservant un germe de vie qui se développera si les conditions extérieures sont favorables.

Qu'est-ce que cette faculté de recevoir la vie que possède Jésus? Est-ce la sainteté? Non, car si c'est la sainteté qui est condition de vie, nous ne comprendrons

pas qu'un autre homme puisse ressusciter. Dans cette capacité de Jésus, nous ne voyons pas autre chose que sa foi en Dieu. La mort de Christ est un acte d'obéissance active, sa résurrection est un acte de foi. En effet, n'est-ce pas de la foi que de se sacrifier soi-même, de déposer sa vie dans l'espérance et la ferme assurance que Dieu la rendra. Il appartenait bien à celui qui est venu fonder le royaume de la foi et de l'espérance de donner lui-même l'exemple sublime d'une foi qui est plus forte que la mort. Par la foi, Jésus saisit déjà par avance cette vie qu'il dépose. Il meurt, mais sa foi le rend capable de recevoir une nouvelle vie.

Comme tous les hommes de foi, Jésus a passé par des heures de crise et d'abattement. Nous en connaissons trois, Gethsémané, la scène de Jean 12 et la croix.

Quand, à Gethsémané, nous voyons Jésus en prière, quand nous l'entendons crier à son Dieu et supplier, ce n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, parce que la volonté de Dieu ne lui apparaît plus, qu'il ne sait plus s'il doit mourir ; jamais, au contraire, la nécessité de sa mort ne lui a paru plus impérieuse, jamais il n'a entendu plus nette et plus distincte cette voix qui lui crie : « Tu dois mourir, Dieu le veut. » Ce qui faiblit, c'est la foi. Le moment de consommer l'acte d'obéissance est arrivé. Déjà, dans le lointain, Jésus voit grandir la lueur rougeâtre des torches. Ses ennemis approchent. Une fois entre leurs mains, plus rien à espérer. C'est la mort, une mort douloureuse, une longue agonie. Jésus est saisi d'une angoisse inexprimable, il voit le vide se creuser sous ses pas, il pressent la nuit où il va entrer, la question qui le tourmente, qui le harcèle est celle-ci : « Ressusciterai-je, Dieu me

rendra-t-il cette vie que je dépose? » Comprend-on ce que peut être la vue de la mort pour un être qui pourrait ne pas mourir, pour un être qui a vécu en communion de tous les instants avec son Dieu et qui par la mort va en être privé !

Mais la foi de Christ renaît après la crise, reprend une nouvelle intensité, l'espérance est rentrée en son cœur. Il recevra sa vie, il le sait de nouveau, et c'est avec calme qu'il se présente à ses ennemis. Le passage de Jean 12 nous raconte une scène toute pareille qui précéda celle de Gethsémané, la crise fut plus courte et moins violente. Sur la croix enfin, une dernière fois, l'angoisse étreint le cœur du Sauveur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Jésus sent la vie le quitter, la pensée de sa séparation d'avec Dieu l'accable, il lui semble que Dieu se retire de lui loin, bien loin. L'espérance de résurrection a de nouveau pâli...

Au moment où il meurt, Jésus a repris toute sa sérénité, sa pleine confiance.

Ce premier chapitre, où nous avons mis en présence Dieu et Christ en faisant abstraction de l'humanité, nous a conduit aux résultats suivants :

1° Jésus a reçu de Dieu l'ordre de mourir pour recevoir sa vie, d'où il résulte : 2° que sa mort est un acte d'obéissance et 3° que sa résurrection un acte de foi.

Nous allons maintenant nous occuper des déclarations dans lesquelles le Sauveur montre ce que sa mort et sa résurrection seront pour l'homme.

CHAPITRE II

Importance de la mort et de la résurrection dans l'œuvre du salut.

Jésus s'est donné à l'humanité comme son Sauveur : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Nous n'avons pas ici à embrasser l'œuvre du salut dans son entier, mais à considérer quelle importance Jésus a donnée dans cette œuvre à sa mort et à sa résurrection.

Pour comprendre la pensée de Jésus il nous faut tout d'abord exposer brièvement comment il conçoit l'état de perdition de l'humanité, ce qui fait qu'elle a besoin d'être sauvée.

---

§ A. **Esclavage et révolte de l'homme.**

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs » (Matth. 20 : 28; Marc 10 : 45).

Si Jésus doit donner sa vie en rançon pour l'homme, cela signifie donc que l'homme est esclave, qu'il doit être

racheté. Mais de quel maître l'homme est-il l'esclave? Qui le tient en son pouvoir ?

Dans un des discours du quatrième Evangile (8 : 35), Jésus dit à ses auditeurs qu'ils sont esclaves dans la maison de Dieu. Remarquons tout d'abord qu'il s'adresse à des Juifs, qui, comme tels, comme membres de l'ancienne alliance, font partie de la maison de Dieu, le peuple élu, la théocratie. Ils y sont esclaves, mais Jésus ne dit nullement que ce soit de Dieu. Le maître auquel ils sont soumis est le péché qui les tient assujettis jusque dans la maison de Dieu.

L'homme est donc esclave du péché, mais Jésus n'a jamais, comme saint Paul, par exemple, saisi le péché d'une façon abstraite. Il n'en fait point une puissance impersonnelle, une force qui agit sur l'homme. Le péché est un effet de l'activité du diable, personnalité concrète et c'est le diable qui domine sur l'homme et le tient en son pouvoir.

C'est ce que nous montre la prière dominicale où Jésus enseigne à ses disciples à dire : « Délivre-nous du méchant, du Malin » et non « du mal », comme on l'a souvent traduit.

Nous ne voulons pas discuter ici la question de savoir si Jésus a cru à la personnalité du diable ou s'il a ainsi personnifié le mal en un être concret par accommodation aux idées de son temps et pour être compris de ses auditeurs. Nous nous en tiendrons aux seules paroles de Jésus et nous exposerons rapidement de quelle manière il s'est représenté ou a représenté Satan et son influence sur l'homme.

Le diable est le prince de ce monde, la terre est son royaume (Jean 12: 31). Ce royaume est organisé, le

diable commande à des esprits inférieurs (Luc 11 : 17, 18), ce qui prouve que Jésus a considéré le diable lui-même comme un esprit. Le diable est un être puissant et fort (Luc 11 : 21, 22), mais il est en révolte contre Dieu (Jean 8 : 38 ; Luc 12 : 5 (voir encore la parabole de l'ivraie).

Jésus ne donne aucune théorie, aucune indication sur l'origine de Satan, il ne parle point d'une chute du diable; la question de l'origine du mal ne semble pas l'avoir préoccupé. Il part de ce qu'il voit et constate : le mal existe et a le diable pour auteur.

Le diable, être puissant mais mauvais, exerce une action mauvaise sur la terre ; tout ce qui est mal et désordre, dans le domaine physique comme dans le domaine moral, est son œuvre.

Il enveloppe l'homme de sa puissance malfaisante, les serpents et les scorpions sont les instruments de sa méchanceté (Luc 10 : 19).

Il agit sur le corps de l'homme par les maladies. Il envoie ses serviteurs qui s'emparent de l'organisme humain et y produisent de graves désordres. C'est à une influence satanique que Jésus attribue la folie et l'épilepsie ; il considère un paralytique comme lié par Satan (Luc 13 : 16). C'est Satan qui est cause du mutisme.

Le diable est enfin l'auteur du désordre physique suprême, la mort, car le diable a été meurtrier dès le commencement (Jean 8 : 44) ; « c'est lui qu'il faut craindre, car il fait périr l'âme et le *corps* » (Matth. 10 : 28 ; Luc 12 : 5).

Dans le domaine spirituel, le diable est l'auteur du péché, le désordre moral. Il agit sur les pensées et les sentiments. Le diable est menteur et père du mensonge,

il pousse le cœur de l'homme à la haine; c'est sous son influence que les Juifs veulent faire mourir Jésus (Jean 8 : 34); c'est lui qui entraîne Judas à livrer son Maître. Il s'efforcera de détruire la foi des disciples ébranlée par la mort de Jésus. Le Seigneur voit une influence de Satan dans la protestation de Pierre à Césarée :

Comme dans le domaine physique la maladie conduit le corps à la mort, ainsi dans le domaine moral, le péché conduit l'âme à la perdition. Satan fait périr l'*âme* et le corps, il envoie l'homme dans la géhenne. Esclave de Satan, l'ennemi de Dieu, livré à son influence, forcé de lui obéir, l'homme est en révolte contre Dieu. En effet, comme le dit Jésus, « nul ne peut servir deux maîtres », car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Esclave de Satan, l'homme est séparé de Dieu, il est souillé, réprouvé, perdu!

Il est une difficulté qu'il nous faut élucider maintenant, c'est celle de savoir quels rapports Jésus établit entre le mal moral d'un côté, et le mal physique de l'autre, entre le péché et la mort. Jésus partage-t-il cette conception très paulinienne qui fait de la mort du corps non seulement la conséquence mais le châtiment, la peine du péché.

Comme le montre le passage Jean 5 : 14, il est hors de doute que Jésus établit une corrélation entre les deux domaines. En péchant, l'homme donne accès à Satan qui s'empare de l'être tout entier, et règne dès lors aussi bien sur le corps que sur l'âme. Ainsi nous voyons Jésus pardonner les péchés de ceux qu'il a guéris ou qu'il va guérir.

Si le mal physique peut être une conséquence du mal moral, il n'en est pas la peine. Pour Jésus la peine

du péché n'est pas la mort du corps mais la perte de l'âme, ce sont les tourments qui suivent la mort, la géhenne, le feu qui ne s'éteint point. La mort en elle-même n'est point un châtiment. Jésus combat même assez vivement, cette idée très juive, très vieille et très ancrée dans les croyances populaires. On vient lui raconter (Luc 13: 1-5) que Pilate a mêlé le sang de quelques Galiléens à celui de leurs sacrifices. « Quels grands pécheurs devaient être ces malheureux ! » Telle est la réflexion que l'on fait si ce n'est à haute voix, du moins en son for intérieur. « Croyez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? » répond Jésus. « Non, je vous le dis ». Il accentue encore sa pensée par un nouvel exemple, celui des malheureux écrasés par la chute de la tour de Siloë, et qui, eux non plus, n'ont pas été de plus grands pécheurs que d'autres.

Objectera-t-on que dans les versets 4 et 5, Jésus se contredirait lui-même ; il vient de dire : « Ceux-là ne sont pas morts à cause de leurs péchés », et il dirait maintenant : « vous, vous mourrez si vous ne vous repentez. »

Mais comme le montre la parabole du figuier stérile qui suit cette parole, par la mort qu'il annonce, Jésus a en vue un châtiment spécial, le rejet et la destruction du peuple d'Israël. Il n'est pas question de mort naturelle.

Ailleurs (Jean 8 : 21-24) Jésus a employé l'expression très caractéristique de mourir dans son péché ; cela confirme notre opinion. Il ne dit pas : « Vous mourrez à cause de votre péché », mais : « dans votre péché », dans votre état de péché, c'est-à-dire coupables devant Dieu et incapables de vous justifier à ses yeux.

Nous concluons donc que pour Jésus la mort natu-

relle, tout en étant une conséquence du péché, qui a permis à Satan de s'emparer de l'organisme, n'en est cependant point le châtiment, et qu'un crime spécial cependant peut entraîner pour l'homme la peine de mort, mais à titre de châtiment extraordinaire.

Le péché et la mort sont donc saisis par Jésus comme deux effets d'une seule et même cause qui est Satan.

Voilà donc qui est le maître de l'homme, c'est l'Adversaire, l'Ennemi de Dieu. Voilà quel est l'esclavage dans lequel il tient ses victimes : mort du corps, mort de l'âme, douleurs morales, souffrances physiques, larmes, deuil, désespoir..... c'est en face de cette misère sans nom que la voix du Christ, vibrante de compassion et d'amour, a lancé à l'adversaire ce glorieux défi : « Je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi vivra fût-il mort (Jean 11 : 25). Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » Christ *délivrera* l'humanité du maître qui l'entraîne à la ruine, à la mort et au péché, il ramènera cette humanité délivrée et sauvée à son vrai maître, Dieu, en lui apportant le pardon de ses péchés.

---

§ B. La Délivrance.

Le diable règne, il faut lui enlever ses sujets dont il a fait des êtres misérables et dignes de pitié. C'est donc la lutte. D'un côté, le prince de ce monde qui veut maintenir sa royauté menacée, de l'autre côté, Jésus qui veut le chasser de son royaume, lui enlever tous ses droits et ses pouvoirs.

Pendant sa carrière terrestre, déjà, Jésus a engagé

la lutte. Il guérit les malades, chasse les démons, il triomphe de la mort elle-même par les résurrections qu'il accomplit. La lutte se poursuit aussi bien sur le terrain moral que dans le domaine physique : Jésus combat le mal par sa parole, il prêche, il exhorte, il censure. Il est vainqueur du péché dans sa propre vie et résiste à toutes les séductions de Satan; il peut dire à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

C'est bien la lutte, ce sont bien des victoires, mais l'action de Christ est limitée; Christ est homme, il ne peut agir que sur son entourage immédiat. Il est vrai que ses disciples l'aident dans sa lutte, qu'eux aussi guérissent les malades et chassent les démons. Mais qu'est-ce que ces combats ? des escarmouches; les victoires ne sont que des succès partiels. La puissance de Satan n'en est pas affaiblie, Christ aurait disparu de la terre que la situation de l'homme aurait été la même qu'auparavant, l'esclavage aurait été tout aussi terrible, le péché aurait continué à séduire les hommes et à les mettre sous le pouvoir de Satan ; la mort n'aurait point cessé de lancer les pécheurs dans la géhenne ! Il faut une victoire décisive, Satan doit être chassé de son empire (Jean 12 : 31).

« Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait et il distribue ses dépouilles. » (Luc 11 : 20-22 ; Cf. parall. Matth. 12 : 29 ; Marc 3 : 27.) Satan lui-même doit être dompté, ou comme le dit Matthieu, il doit être lié, c'est-à-dire mis dans l'impossibilité de nuire. Jusqu'à cette victoire définitive, pour rester dans l'image qu'il emploie, Jésus n'a fait

qu'arracher au diable quelques-unes de ses dépouilles. Il faut en venir à un combat décisif, à une lutte corps à corps. Ce combat suprême fut livré, la grande victoire fut remportée par la mort et la résurrection du Sauveur.

Satan met tout en œuvre pour se rendre maître de son ennemi. Il se sert de ses deux armes, le péché et la mort. Par la mort d'abord il veut engloutir Jésus. C'est sous son influence que s'ourdit le complot, il excite la haine des principaux, il avive la cupidité de Judas, aussi Jésus voyant s'approcher ceux qui le saisiront, s'écrie-t-il : « Le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs », c'est-à-dire, « des créatures de Satan ». Peu auparavant il avait dit à ses disciples : « Le prince de ce monde vient. » Satan paraît victorieux sur ce point, son ennemi meurt, mais pour que la victoire soit complète il faut que Jésus pèche, il faut que sa foi soit détruite.

La scène de Jean 12 : 27, 31, qui est comme un prélude de celle de Gethsémané, nous montre Jésus troublé par la perspective de sa mort prochaine. Son émotion surmontée, il s'écrie : « Maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. » Il y a donc eu une tentative de Satan qui a cherché à effrayer Jésus et à troubler sa foi, tout comme à Césarée, il avait essayé par l'intermédiaire de Pierre de détourner Jésus de la voie de l'obéissance.

En Gethsémané l'attaque fut plus violente encore, c'est l'assaut suprême. « Le prince de ce monde vient », mais il n'est pas seulement dans le cœur des hommes armés qui montent à la lueur des torches ; il est là aussi, près de Jésus, « l'heure des ténèbres est son heure. »

Une dernière fois il s'efforce de terrasser l'homme saint qui lui résiste, il veut briser cette opposition qui

sera sa ruine, il faut qu'il fasse pécher son ennemi, qu'il l'oblige à reculer devant le sacrifice de sa vie, il l'effraye par la vue des souffrances, de l'agonie, du vide, du néant; il faut qu'il le fasse douter de la puissance de Dieu, qu'il détruise cette foi qui a saisi la résurrection. Si Jésus ressuscite, Satan est vaincu. Si Jésus meurt sans péché, l'acte suprême d'obéissance sera accompli, le péché aura été vaincu, le joug de fer qui depuis des milliers d'années pesait lourdement sur l'humanité sera brisé. Si Jésus meurt dans la foi, il ressuscitera; sa foi sera plus forte que le pouvoir de la mort; la mort sera vaincue. La victoire sera complète, l'homme fort sera dompté et lié, il aura trouvé plus fort que lui et devra céder.

Or Jésus mourut sans péché et plein de foi.....

Le moment est venu d'examiner plus à fond le fameux passage qui ouvre ce chapitre: « Je donne ma vie en rançon pour plusieurs », et qui a été interprété de façons si différentes.

L'ancienne Eglise avait vu juste en voyant dans l'esclavage visé ici, l'esclavage où Satan tient l'humanité, mais elle s'était égarée en prenant trop au pied de la lettre le terme de *rançon*. Elle avait échafaudé sur ce seul passage la théorie de la rédemption que l'on sait, théorie naïve et enfantine, trop naïve pour être ridicule et absurde.

Il y aurait eu transaction à l'amiable entre Dieu et le diable. Satan tient les hommes en son pouvoir, Dieu veut les sauver, mais sans faire aucun tort à Satan qui a des droits sur eux. Il lui offre en échange de l'abandon de ses droits la vie de Jésus. Tenté par la grandeur de

l'offre, Satan accepte. Finalement il est dupé ; Jésus lui échappe, car il n'a aucun droit sur lui.

C'est pour échapper à l'insuffisance de cette théorie que l'on en vint à admettre que la rançon fut payée à Dieu. Mais comme nous l'avons vu plus haut, Jésus ne considère point l'homme comme esclave de Dieu.

Pas question de marché ou de transaction. En présentant sa mort comme une rançon, Jésus s'inquiète, non de ce que sa mort est pour le maître de l'esclave, mais de ce qu'elle est pour l'esclave lui-même.

C'est comme dans la similitude du bon berger (Jean 10 : 11, 12) où Jésus ne considère point ce que la mort du berger peut produire sur le loup, ni comment elle délivre les brebis ; il ne voit qu'une chose, la mort du berger est le salut des brebis. Ainsi pour l'image de la rançon. Pour Satan, le don que Jésus fait de sa vie n'est pas le moins du monde une rançon qui le compense de la perte subie, puisque, au contraire, c'est une défaite qui lui arrache ses esclaves. L'homme, au contraire, peut voir dans cette mort de Christ une rançon, puisqu'elle le délivre de son esclavage. Mais comment ?

Comment cette victoire de Christ, victoire toute personnelle peut-elle délivrer l'homme ? Satan est-il donc réduit à une impuissance complète, le péché et la mort ont-ils disparu du monde à la suite de la victoire du Christ ? L'expérience est là pour répondre.

Continuons l'examen de notre passage. Jésus n'y dit point que sa mort soit la rançon de l'humanité tout entière, il ne dit pas tous les hommes, mais « plusieurs ». Qui sont-ils ces plusieurs ? Qu'est-ce qui fait qu'ils sont délivrés à l'exception des autres ? La similitude du bon berger nous montre déjà que Jésus meurt pour ceux

qui le suivent comme des brebis suivent leur maître, l'aiment et s'attachent à lui. Nous avons enfin ces deux déclarations du quatrième Evangile qui nous donnent une réponse catégorique. « Quiconque croit en moi vivra fût-il mort (Jean 11 : 25). Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira (8 : 32). » Les deux moments de la victoire de Christ, l'obéissance et la foi doivent se trouver chez celui qui veut vaincre à son tour. C'est ainsi que par sa victoire Christ met le croyant dans la possibilité de vaincre.

Voilà la première partie de l'œuvre de Christ accomplie, il a apporté la délivrance. Considérons maintenant la seconde ; comment Christ ramène l'homme délivré à Dieu.

---

§ C. **Le Pardon.**

Délivré de la puissance de Satan par la victoire de Christ, c'est-à-dire, mis en état d'être délivré en remportant à son tour la victoire, l'homme n'est pas encore réconcilié avec Dieu.

Il se convertit, il triomphe du mal : sa révolte passée n'en demeure pas moins là qui l'accuse et le condamne ; ses anciennes fautes sont une dette énorme qu'il a contractée vis-à-vis de Dieu et qu'il ne peut acquitter.

Traînant avec lui, toute sa vie, le sentiment de sa réprobation et de sa condamnation, l'homme aura-t-il le courage de lutter et de vaincre ? A quoi bon le combat, la victoire, à quoi bon l'obéissance, la foi, si malgré tout, le pécheur ne peut rentrer en grâce. Ses forces

ne seront-elles pas paralysées? Peut-il y avoir sanctification là où il n'y a pas eu justification?

Délivré de la domination du péché, l'homme doit avoir encore le sentiment que son péché passé est effacé. Il lui faut le pardon.

Lorsque Jésus donna la coupe de la Cène à ses disciples, il leur dit : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance qui est répandu pour plusieurs, pour le pardon des péchés » (Matth. 26 : 28).

Luc et Marc qui nous rapportent ces mêmes paroles. ont omis « pour le pardon des péchés », tout en maintenant « pour plusieurs », qui indique déjà que la mort de Christ a une valeur objective. Luc ajoute la détermination importante de *nouvelle* alliance.

Nous retrouvons dans ce passage la même limitation que nous avons rencontrée à propos de la rançon. Le sang de Christ n'est efficace que pour plusieurs. Il est évident que l'on doit indentifier ces plusieurs avec les premiers et reconnaître que ceux qui reçoivent le pardon sont les mêmes que ceux qui ont été délivrés.

Certes ce n'est pas là la difficulté de ce passage sur lequel nous allons porter toute notre attention. Il est le seul, en effet, dans lequel Christ ait mis le pardon des péchés en rapport avec sa mort.

Et d'abord qu'est-ce que ce *sang de l'alliance* répandu pour plusieurs pour le pardon des péchés ?

Jésus compare sa mort à un sacrifice, et à première vue il semble que ce soit à un sacrifice expiatoire, puisque c'est dans ceux-là seuls que le sang jouait un rôle important. Reste à savoir auquel des sacrifices expiatoires de l'ancienne alliance Jésus fait allusion ici. Songe-t-il à l'agneau pascal, au sacrifice du grand jour des expia-

tions, ou compare-t-il sa mort à un sacrifice expiatoire ordinaire ?

L'expression « sang de l'alliance » nous fournit une précieuse indication, et nous rappelle immédiatement ce sacrifice solennel par lequel Moïse inaugura l'ancienne alliance. Exode 24 : 8. « Moïse prit le sang et il le répandit sur le peuple en disant : « Voici le sang de l'alliance que l'Eternel a faite avec vous sur toutes choses. » (Cf. Hébr. 9 : 20.)

C'est à ce sacrifice, à cette aspersion de sang que Jésus compare sa mort, et quand nous saurons quelle a été la portée du sacrifice accompli par Moïse, nous pourrons comprendre l'autre terme de la comparaison, c'est-à-dire la valeur de la mort de Christ.

Par le ministère de Moïse, Dieu veut conclure alliance avec le peuple d'Israël qu'il a arraché de la maison de servitude. Or Dieu est le Dieu saint, qui a le mal en horreur, et l'Israélite est pécheur ! Le péché élève une barrière infranchissable, il s'interpose entre l'homme et Dieu et empêche tout contact. Pourtant, malgré cela, Dieu fait alliance avec Israël, il lui dit : « Je serai ton Dieu, et tu seras mon peuple. » Comment l'alliance est-elle possible ?

Dieu a donné à l'Israélite pécheur un moyen de venir à lui sans offenser sa sainteté. Ce moyen, c'est le sang. Dieu le déclare une chose sainte, il défend d'en manger, il en interdit tout usage profane ; « car, dit-il, je vous l'ai donné sur l'autel pour couvrir vos âmes. » Couvert par le sang, chose sainte, l'homme pécheur peut, malgré son péché, s'approcher du Dieu saint.

Telle est la valeur de l'aspersion de sang que Moïse fit sur le peuple, elle couvre le péché du peuple.

Nous tenons à faire expressément remarquer deux choses, c'est d'abord que cette aspersion de sang n'a point pour but de donner magiquement le pardon des péchés, mais de permettre à l'Israélite d'entrer en relation avec son Dieu, pour le prier, lui rendre grâce, lui demander son pardon et sa protection; nous remarquons ensuite que les plus anciens documents du Pentateuque ignorent tout sacrifice ayant pour but le pardon des péchés, et que cette idée ne se trouve que dans le code sacerdotal.

Maintenant que nous avons un des termes de la comparaison, nous pouvons en revenir à la parole de Jésus et en saisir le sens précis. Comme lors de l'inauguration de l'ancienne alliance il y eut aspersion de sang, et que par cette aspersion le péché du peuple fut couvert, ainsi pour inaugurer la nouvelle alliance, il y a aspersion de sang, non plus seulement pour couvrir les péchés, mais pour en donner le pardon. L'obstacle qui sépare l'homme pécheur du Dieu saint est renversé, le péché n'existe plus, il est effacé, pardonné.

Est-ce à dire que tout en comparant son sacrifice à celui accompli par Moïse, Jésus lui ait donné une valeur expiatoire dans le sens lévitique de ce mot? Et d'abord qu'est-ce que ce sacrifice expiatoire lévitique?

Tandis que les sacrifices institués par Moïse avaient eu pour but de couvrir le péché, le sacrifice expiatoire donne le pardon du péché, il y a transmission du péché de l'homme à l'animal immolé, celui-ci subit la mort que devrait subir l'homme pécheur et son sang répandu sur l'homme lui donne le pardon.

Comment en était-on venu à cette conception nouvelle?

De l'idée de couvrir le péché à celle de pardonner,

le chemin n'était pas long et fut vite franchi. Quand? Nous ne le savons pas exactement, mais nous voyons tous les prophètes polémiser contre la conception populaire du sacrifice. Sous l'influence des religions païennes, les Israélites en étaient venus à faire de leur Dieu une divinité irritée et courroucée contre le pécheur. Le pécheur révolté contre Dieu doit mourir, la mort seule peut effacer son crime. Dès lors le mot expier perd sa signification première de *couvrir* pour en prendre une toute nouvelle. Partant de l'idée que Dieu veut la mort du pécheur et voyant que le sacrifice donne le pardon, on admit la substitution de la victime au pécheur. Le sacrifice expiatoire devient un véritable *opus operatum,* efficace par lui-même, indépendamment des dispositions de celui qui l'offre.

C'est contre cette fausse notion du sacrifice expiatoire que les prophètes s'élevèrent avec tant de force. Nous les voyons exalter l'amour et la compassion de Dieu, déclarer que Dieu veut non la mort du pécheur, mais sa conversion, et enfin affirmer que tous les sacrifices et holocaustes sont en abomination à l'Eternel. Le sacrifice expiatoire est ainsi sapé dans ses bases mêmes.

« Maintenant encore, dit l'Eternel, revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements et revenez à l'Eternel votre Dieu, car il est compatissant et miséricordieux, lent à la colère et abondant en grâces. » Ainsi parle Joël, le plus ancien des prophètes (2 : 12, 13).

Le prophète de l'exil, Ezéchiel, s'exprime ainsi : « Je suis vivant, dit l'Eternel, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et

qu'il vive (33 : 11 ; 18 : 23). » Et plus loin : « Tous les péchés qu'il a commis seront oubliés : il pratique la droiture et la justice, il vivra (33 : 16). »

Esaïe (1 : 11) déclare que Dieu ne prend point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs ; au nom de l'Eternel, il réclame du pécheur un changement de conduite et alors, dit-il : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. »

Dans un autre passage, le même Esaïe montre que le pardon de Dieu ne dépend que de son amour : « C'est moi, c'est moi, qui efface tes transgressions, pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés. » (Voir encore Jérémie 3 : 16 ; 16 : 20 ; 14 : 12 ; 31 : 33 ; 33 : 8 ; Amos 5 : 21, 25 ; Michée 6 : 6.)

Malgré les protestations véhémentes des prophètes, malgré leurs exhortations à la repentance et à la conversion, l'idée populaire demeura victorieuse. Elle était si commode ! mieux valait un Dieu irrité que l'on pouvait apaiser par des sacrifices, qu'un Dieu amour qu'il fallait servir et qui réclamait le sacrifice du cœur.

La question qui se pose à nous maintenant est la suivante : « Jésus a-t-il partagé les vues des prophètes ou a-t-il admis l'idée populaire. » Poser la question c'est la résoudre. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Jésus est de l'école des prophètes, il marche dans la même voie qu'eux.

Le Dieu de Jésus-Christ n'est pas un Dieu irrité, avide de vengeance, blessé dans son honneur, qui réclame une juste réparation ; c'est le Père tendre et doux que nous montre la parabole de l'enfant prodigue. Ce qu'il réclame

de son enfant, c'est la repentance et la conversion. Ecoutez ce que dit l'enfant perdu : « Je me lèverai, j'irai vers mon Père (résolution de changer de vie). Je lui dirai, mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi (sentiment de la faute commise, repentance). Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (humiliation). Et quel accueil trouve-t-il ? Son Père est là, sur le seuil de la porte, les bras étendus, prêt à étreindre avec amour celui qu'il croyait perdu. Aucune colère, aucun reproche : la compassion et l'amour.

Le Dieu de Jésus n'est point inexorable, sans pitié, ne connaissant que la plus stricte justice. Il est le roi compatissant que nous montre la parabole du débiteur insolvable. Ce roi entre en compte avec ses serviteurs, l'un d'eux a une dette énorme qu'il ne peut payer. Il se jete aux pieds de son maître, pleure, supplie. La justice réclamerait son emprisonnement ; mais le roi est avant tout amour, il a pitié des larmes et de l'humiliation de son serviteur, il lui remet sa dette.

Le Dieu de Jésus est le roi de ce royaume céleste où les anges sont dans la joie et l'allégresse quand un seul pécheur se repent et se convertit. C'est bien là le Dieu des prophètes, car il est compatissant et miséricordieux, lent à la colère et abondant en grâces.

C'est assez montrer que Jésus est d'accord avec les prophètes et qu'il ne peut avoir considéré son sacrifice comme expiatoire. En outre, peut-on citer un seul passage où Jésus ait déclaré se charger de la coulpe de l'homme pour l'expier ; où trouver l'idée de substitution ? Certes, si Jésus avait prononcé une telle parole on ne comprendrait pas que les évangélistes aient oublié de nous la rapporter !

Remarquons enfin que pour qu'il y ait expiation, il faudrait que la mort soit considérée comme peine du péché, et pour Jésus, la peine du péché c'est la perdition de l'âme (voir plus haut).

Est-ce à dire alors qu'il suffise à l'homme de se convertir et de se repentir pour rentrer en grâce ? La mort de Jésus devient inutile et il ne peut avoir dit que son sang est répandu pour le pardon des péchés.

Il faut reconnaître que les paraboles de Jésus n'ont rien de spécifiquement chrétien ; elles ne sont que des illustrations saisissantes de la pensée des prophètes. Jésus est là sur le terrain de l'ancienne alliance, or sa mort inaugure précisément une alliance nouvelle, les anciennes choses ne seront plus, le pardon des péchés basé sur la repentance et la conversion *seules* fait place au pardon par la foi.

C'est ce que nous montre cette magnifique déclaration du quatrième Evangile : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Voilà une parole qui laisse bien loin derrière elle tout ce que les prophètes ont pu dire sur l'amour de Dieu, elle dépasse infiniment les paraboles de Jésus lui-même.

Dieu ne reçoit plus seulement en grâce le pécheur qui revient à Lui, mais il va au-devant de l'homme égaré, il lui offre le salut par son Fils unique, il fait le premier pas vers la réconciliation.

Dieu a tant aimé le monde ! Où est la colère ? Où est l'irritation ? Où est la vengeance ? La créature rebelle s'est éloignée de son Dieu, elle s'est livrée à Satan, à l'ennemi, elle est devenue son esclave, elle souffre, elle est entraînée à la perdition. Et Dieu, au lieu de frapper

comme l'exigerait sa justice, envoie son Fils unique, il veut sauver de la perdition.

Jésus, ayant reçu l'ordre de son Père, a obéi. Il est venu. C'est sur l'ordre de Dieu qu'il se livre librement à la mort pour briser la puissance de Satan, pour vaincre le péché et la mort.

Si Jésus se soumet, ce n'est point par obéissance servile, ce n'est pas davantage par seule haine du mal, par horreur du péché et de la mort, c'est par amour pour l'homme perdu.

« Le bon berger donne sa vie pour ses brebis, je suis le bon berger. — Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs.—Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis.... »

L'amour de Dieu a trouvé dans l'amour de Christ l'instrument qu'il lui fallait pour accomplir son dessein d'amour, et, nous dit Jésus : « Dieu l'aime parce qu'il donne sa vie afin de la recevoir. » A cause de son obéissance et de sa foi, à cause de son amour pour Dieu, Jésus devient l'objet spécial de l'amour du Père, et quand il ramène au Père ceux qu'il a sauvés du péché et de la mort, ceux qui ont cru, qui l'ont reçu comme Sauveur, Dieu leur pardonne leur révolte, il leur quitte leur dette. Parce qu'ils ont cru ils ont la vie éternelle. Ils sont couverts par Christ et par son amour.

Si Jésus relève avant tout l'amour de Dieu, il se garde de nier la justice divine. Il déclare que son sang n'est répandu que pour « plusieurs », qu'il n'y a que ceux qui croient qui seront sauvés et qui auront la vie éternelle.

Dieu ne pardonne qu'à ceux qui reviennent à lui, conduits par Christ.

Ceux qui refusent le salut, ceux qui ne veulent pas de Christ, restent sous le coup de la justice divine. Jésus le dit expressément à propos des Juifs : « Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas commis de péché. Mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché. » Le salut leur a été offert, ils l'ont refusé, ils seront frappés. (Jean 15 : 22 ; 8 : 24 ; 9 : 39-41.) Nous verrons encore dans un de nos chapitres suivants se déployer contre ceux qui ont repoussé Christ, non seulement la justice de Dieu, mais sa colère.

Ainsi avaient parlé les prophètes qui disaient : Dieu frappera si Israël ne se repent pas ; la patience de Dieu a ses limites et un temps vient où il sera trop tard pour revenir à l'Eternel.

Avant de clore ce chapitre nous avons à nous occuper encore de deux questions qui s'y rapportent et que nous n'avons pu traiter dans le cours de notre développement. Il s'agit de la demande de l'oraison dominicale : « Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », et du pardon des péchés que Jésus a accordé pendant sa vie.

A trois reprises pendant sa carrière, Jésus a pardonné les péchés.

Il dit au paralytique de Capernaüm : « Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés. » (Matth. 9 : 2, 6 ; Marc 2 : 5, 10 ; Luc 5 : 18, 24.) Il a reconnu que cet homme a la foi.

S'il pardonne à la femme pécheresse (Luc 7 : 48, 50),

c'est que cette malheureuse a non seulement la foi, mais de l'amour pour lui.

Enfin Luc 23 : 33, nous raconte que Jésus sur la croix, peu avant de mourir, promet le salut au brigand qui lui dit : « Souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne. » Cet homme a la foi.

La foi est la condition nécessaire pour que Jésus puisse pardonner, là où elle fait défaut, il est impuissant ; c'est ce que nous montre la prière que Jésus prononce pour ses bourreaux : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Le fait qu'il prie pour ceux qui le crucifient, montre qu'il leur a pardonné, mais ces gens n'ayant pas de foi en lui il ne peut leur dire : « Vos péchés vous sont pardonnés. » Christ ne peut rien pour leur salut, il se borne à intercéder pour eux.

En vertu de quoi Jésus pardonne-t-il les péchés? Sa mort qui procure le pardon n'a pas encore eu lieu!

Jésus répond aux pharisiens qui l'accusent de blasphème, parce qu'il paraît empiéter sur les droits de Dieu : « Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés. » Jésus a reçu ce pouvoir de Dieu, car il ne peut se l'être attribué de lui-même, et tout nous autorise à croire que Jésus le reçoit à cause du sacrifice qu'il fera de sa vie. Le sacrifice n'est pas encore accompli, mais Jésus y est résolu, il a déjà accepté l'ordre de son Père. Il faut admettre, en outre, que quand Jésus pardonne, ce n'est pas en son propre nom, car ce n'est pas lui qui est l'offensé, il déclare seulement au pécheur que Dieu lui accorde le pardon.

C'est ainsi que nous comprenons aussi que Jésus ait pu dire à ses disciples : « Ceux à qui vous pardonnerez leurs péchés, ils leur seront pardonnés, et ceux à qui

vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » (Jean 20: 23.)

Il est évident qu'un pouvoir aussi grave que celui du pardon des péchés ne peut être livré à l'arbitraire humain, et que l'homme, fût-il même apôtre, ne peut s'interposer entre Dieu et le fidèle.

Jésus veut dire à ses disciples : « Quand vous serez en présence d'un pécheur repentant, et qui croit en moi, vous pourrez lui déclarer que ses péchés lui sont pardonnés ; si, au contraire, vous avez devant vous un incrédule, rebelle à toutes vos sollicitations, vous pourrez lui déclarer qu'il mourra dans son péché. »

Venons-en maintenant à la demande de l'oraison dominicale : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », ou plus exactement : « Remets-nous nos dettes, comme nous les avons remises à nos débiteurs » (Matth. 6 : 12).

Cette parole semble contredire tout ce que nous avons vu sur le pardon. Ici plus de repentance, plus de conversion, plus de foi, c'est un rapport de pure légalité qui est établi entre Dieu et l'homme ; c'est le droit, la justice et non la grâce. Le pardon de Dieu est conditionné par le pardon que l'homme accorde à son prochain.

(Luc est plus explicite encore que Matthieu, il ne dit plus : « Pardonne-nous *comme*, mais *car* nous aussi nous pardonnons. »)

Pour qu'aucun doute ne pût planer sur le sens de ses paroles, Jésus développe sa pensée quelques versets plus bas, Matth. 6 : 14 : « Si vous pardonnez aux hommes, votre Père céleste vous pardonnera aussi, mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » Rien de plus net, rien de plus précis.

Pour comprendre la portée de cette parole, il faut la rapprocher de la fin de la parabole du débiteur insolvable ; nous arrivons alors au résultat suivant :

La demande de l'oraison dominicale est prononcée par des pécheurs qui ont déjà obtenu l'acquittement de leur ancienne dette, mais qui, s'ils ne pardonnent pas à leur tour, peuvent se voir privés du pardon obtenu et ne pourront obtenir le pardon de leurs fautes nouvelles. Cette parole ne touche donc pas à la question de la réconciliation et ne contredit point ce que nous avons vu jusqu'ici.

Résumons maintenant ce que ce chapitre nous a appris sur la mort et la résurrection de Christ. Par sa mort, Jésus vainc le péché, par sa résurrection, il triomphe de la mort.

Enfin sa mort, acte d'obéissance à Dieu et acte d'amour pour l'homme, réconcilie l'homme et Dieu. La mort et la résurrection de Christ sont donc le salut de l'homme.

Mais jusqu'à présent ce salut demeure une virtualité, il nous faut voir comment l'homme peut et doit se l'approprier.

CHAPITRE III

L'appropriation du salut.

Nous avons indiqué, en passant, dans le cours du chapitre précédent, que c'est par la foi que le pécheur saisit la délivrance et le pardon. Ce dont nous avons à nous occuper maintenant, c'est de l'objet de cette foi, c'est-à-dire Christ glorifié, et de l'union du croyant avec Christ.

Nous nous en tiendrons naturellement aux seules déclarations de Christ.

---

§ A. **Christ glorifié.**

A deux reprises, dans nos évangiles, Jésus a représenté sa mort sous l'image d'un baptême. « Il est un baptême dont je dois être baptisé et combien il me tarde qu'il soit accompli. » (Luc 12 : 50.) Puis, une seconde fois, répondant aux fils de Zébédée qui lui demandent d'être assis à sa droite et à sa gauche lors de son avènement, il dit : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je dois être baptisé. » (Marc 10 : 38.)

Le baptême est le symbole d'une transformation de l'être moral, il exprime l'abandon du passé et l'entrée dans une nouvelle phase de la vie.

Il est évident que Jésus n'a pas songé à une transformation de son être moral, car il a trop le sentiment de sa pureté, de sa sainteté parfaites. Un tel changement est impossible. Ce que Jésus veut exprimer par l'image du baptême, c'est que sa mort va l'introduire dans une phase nouvelle de son existencc, qu'il y aura une rupture de continuité entre son état actuel et un état futur. Jésus sait qu'après sa mort, il ne sera plus le Fils de l'homme humble et méprisé, mais qu'il sortira du tombeau transformé et glorifié.

Que faut-il entendre par cette expression « glorifié ? » Jésus ne nous a donné aucun renseignement précis sur son nouvel état, sur cette gloire où il va entrer.

Tantôt cette gloire est celle de Dieu lui-même, c'est tout l'éclat de la majesté divine, le rayonnement de sa sainteté et de sa puissance; tantôt cette gloire est l'honneur, la louange, l'approbation que Dieu accordera à son Fils. C'est, en tout cas, une position supérieure de Christ, une élévation (Jean 12 : 32; 8 : 28; 3 : 14).

A propos de ces versets, nous sommes obligés de dire que nous ne pouvons suivre l'argumentation de M. Reuss. Pour ce théologien, les mots « élever et glorifier » ne signifient pas qu'il y ait eu passage d'une position inférieure à une autre supérieure, mais que cette élévation de Christ n'est qu'un changement de ses rapports avec le monde; cette interprétation peut, à la rigueur, se défendre pour le mot « élever », mais pas pour celui de « glorifier ». M. Reuss a été amené à cette interprétation par la théorie du verbe qu'il prête à saint Jean,

théorie que gêne considérablement l'idée d'une glorification de Christ. (*Théol. chrét.*, t. II, p. 366.)

Nous avouons aussi être de cette théologie vulgaire qui prétend que dans les passages de Jean cités plus haut, Jésus parle d'un état de glorification qui suivra sa résurrection. Si Jésus pense à son élévation sur la croix, il a en vue aussi son élévation au ciel, les mots « attirer à soi » ne se comprendraient plus sans cela. Si Jésus s'écrie en voyant sortir Judas (Jean 13 : 13) : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié », c'est qu'en renvoyant le traître il a fait le premier pas vers cette mort qui doit l'amener à la gloire. La mort n'est pas pour lui une glorification.

Dans plusieurs paraboles des synoptiques, Jésus a présenté sa gloire future sous l'aspect d'une dignité royale dont il va être investi. C'est ce que montre la parabole des talents telle que nous la trouvons chez Luc (19 : 13) : « Un homme de haute naissance, s'en alla dans un pays lointain pour se faire investir de l'autorité royale et revenir ensuite. » Par cet homme de haute naissance, Jésus se désigne lui-même. Il approchait de Jérusalem, ses disciples croyaient toucher au but rêvé, leurs espérances messianiques vont enfin se réaliser, on se partage déjà les places du nouveau royaume (Matth. 20 : 20 ; Marc 10 : 25).

Le royaume approche il est vrai, dit Jésus, mais ce n'est pas le royaume que vous rêvez, ce n'est pas ici-bas que je ceindrai ma couronne, c'est dans un pays lontain, il faut que je m'en aille.

Un passage très caractéristique au sujet de cette royauté future, est celui qui nous rapporte la conversation de Jésus avec Pilate. Jésus se déclare roi, « Mais,

ajoute-t-il, mon royaume n'est pas de ce monde. » Il ne faut pas prendre ces mots « de ce monde » dans le sens de « selon ce monde, selon les idées de ce monde. » Jésus veut dire que ce n'est pas sur cette terre qu'il règnera, comme le montrent ces mots : « Mon royaume n'est point d'*ici.* » (Jean 18 : 36.)

Si l'image de la royauté éveille en nous l'idée de pouvoir, de domination, elle éveillait chez un Juif celle de justice et de jugement ; un des grands attributs de la royauté israélite étant le droit de rendre la justice.

C'est sous cet angle que Jésus a le plus souvent présenté sa dignité royale (Luc 19: 12-27). L'homme de haute naissance, après avoir reçu l'autorité royale, revient juger ses sujets, les bons comme les mauvais. (Matth. 25 : 31.) Le Fils de l'homme viendra juger les nations. (Matth. 16 : 27.) Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges, alors il rendra à chacun selon ses œuvres. (Marc 8 : 38; Luc 9 : 26.) Ce jugement n'aura lieu que lors du retour glorieux de Christ.

Et voilà tout ce que Jésus nous apprend sur l'état de gloire qui suivra sa résurrection.

Sur de tels sujets, qui dépassent absolument le domaine de l'expérience et du connu, il serait téméraire de vouloir préciser davantage et de vouloir définir exactement cette gloire de Christ. D'ailleurs, pour notre thèse, une seule chose nous importe, c'est de savoir qu'ensuite de sa mort et de sa résurrection, Jésus sait qu'il sera introduit dans un état nouveau et investi d'une puissance considérable. Le Christ glorifié et puissant devient l'objet de la foi.

---

§ B. **Union du croyant avec Christ.**

Quelques heures avant sa mort, Jésus institua le repas de la Cène. Tout d'abord ce repas est un mémorial, c'est la nouvelle Pâque, qui doit rappeler au fidèle la délivrance que Christ lui offre, comme l'ancienne Pâque devait commémorer la merveilleuse délivrance du peuple israélite.

Le pain et le vin sont deux symboles. Le vin représente le sang de Christ et doit rappeler que par la mort de Christ, l'homme obtient le pardon de son Dieu, que la réconciliation entre le Créateur et sa créature rebelle est réalisée.

Le pain qui représente le corps de Christ doit rappeler l'autre côté de son œuvre, la délivrance du péché et de la mort, la victoire sur Satan.

Ce rite de la Cène si simple, résume donc toute l'œuvre du salut, et la présente en quelque sorte sous une forme tangible.

Ce n'est pas là la seule signification de la Cène, ce qui y est symbolisé aussi bien que l'œuvre elle-même de Jésus, c'en est l'appropriation par le fidèle. Il est vrai, qu'en instituant la Cène, Jésus n'a pas parlé de cette assimilation, mais si nous rapprochons la Cène du chapitre 6 de saint Jean, nous voyons que telle a dû être sa pensée.

Jésus venait d'accomplir le miracle de la multiplication des pains, les foules le suivent avec empressement : « Mais, comme le leur dit le Sauveur, vous me cherchez parce que vous avez mangé des pains et que vous avez

été rassasiés. » Ce n'est pas pour cela que Jésus est venu ici-bas, il est venu apporter mieux qu'une nourriture matérielle, il se donne lui-même comme nourriture et comme breuvage : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » Nous avons évidemment ici la pensée qui doit avoir été à la base de la Cène.

Pour participer à cette nourriture et à ce breuvage, le pécheur doit venir à Christ et croire en lui (Jean 6 : 35). Donc, d'abord un acte de volonté, car pour venir à Christ il faut le vouloir ; puis, un acte de foi.

Qu'est-ce que Jésus entend par la foi ? Il la prend toujours sous sa forme la plus simple et la plus enfantine, croire en lui, c'est s'abandonner, c'est se confier à lui.

Par cet acte de volonté, par cet acte de foi, est consommée l'union de Christ et du croyant ; le croyant demeure en Christ et Christ demeure en lui (6 : 56) ; Jésus vient habiter en l'homme, agir en lui et par lui, le remplir de sa force et de sa puissance.

La Cène est précisément le symbole de cette union intime et mystique. Rien de magique en effet dans la Cène, Jésus ne veut pas dire que l'homme s'unisse à lui par le seul fait qu'il mange le pain et boit le vin. Le croyant n'a pas non plus à faire un effort d'imagination pour se représenter qu'il mange et boit le sang de Christ. La Cène doit être le symbole de l'union avec Christ, celui qui y prend part manifeste qu'il est uni à Christ.

Dans son discours de Jean 6, Jésus prévoyant que l'on pourrait prendre ses paroles à la lettre, termina par ces mots : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien, les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » (Jean 6 : 63.) Ainsi l'union avec Christ est toute

mystique, toute spirituelle, pas question du corps et du sang de Christ comme substances.

Quels sont les résultats de cette union mystique avec Christ? Uni au Christ glorifié qui a vaincu le péché, le croyant participe à la force et à la puissance de Christ et peut, à son tour, triompher du mal.

Uni au Christ glorifié qui a vaincu la mort, le croyant devient capable de ressusciter à son tour; Christ devient en lui puissance de vie. Jésus n'a jamais parlé explicitement d'une résurrection des corps, mais tout nous permet de supposer que telle a été sa pensée. En effet, quand Jésus annonce sa propre résurrection, il entend une restauration de son être tout entier. Sa victoire étant une victoire sur la mort du corps, nous pouvons en conclure que ceux qui participeront à cette victoire de Christ ressusciteront tout entiers, corps et esprit.

Enfin, uni au Christ glorifié, le croyant reçoit la vie éternelle, qui implique la réconciliation avec Dieu. Il devient participant de la gloire de Christ dans les demeures célestes (Jean 17 : 24; 14 : 2-4).

L'œuvre de Christ est donc achevée, parfaite. Il arrache l'homme à son esclavage, il le réconcilie avec Dieu, et le met en possession de la vie éternelle.

CHAPITRE IV

Importance historique de la mort de Christ.

---

§ A. Rejet d'Israël.

Les temps sont accomplis. Dieu a réalisé toutes les promesses faites à son peuple par la bouche des prophètes. Il a été fidèle jusqu'au bout à l'alliance conclue au Sinaï. Malgré les révoltes d'Israël, malgré ses fautes, sa déchéance morale et religieuse, Dieu a achevé l'œuvre du salut de son peuple. Il envoie le Messie promis, attendu par tant de générations, objet de souhaits et d'espérances séculaires.

Christ paraît. Il est repoussé et mis à mort!

Jésus ne répond pas à l'idéal messianique rêvé par son peuple; l'espérance d'un règne terrestre, avivée, surexcitée par des siècles d'oppression politique n'est pas réalisée par ce Christ humble et débonnaire, qui refuse les honneurs royaux qu'on lui décerne; il recherche les petits et les méprisés d'Israël. Son origine est connue. Il est fils de Joseph le charpentier de Nazareth ; le vrai Messie surgira inopinément, nul ne pourra dire d'où il vient, ni qui il est.

Christ refuse les honneurs que l'on veut lui rendre,

mais il en réclame d'autres que l'on ne peut lui accorder sans blasphème. Il veut passer pour fils de Dieu.

Ce Jésus qui se donne pour le Messie, ne respecte pas la loi, il enfreint à réitérées fois et comme à plaisir les ordonnances les plus chères à tout bon Juif; il ne jeûne pas, il ne pratique pas les ablutions obligées, et surtout, il transgresse le sabbat.

Voilà ce qui a rendu Christ impopulaire, ce qui a pu faire douter de l'authenticité de sa messianité, ce qui l'a déconsidéré aux yeux des chefs et de la foule; mais la vraie cause de son rejet est plus profonde, Jésus l'a bien senti, c'est la révolte d'Israël contre son Dieu.

En apparence, la vie religieuse juive était conforme à la volonté divine, puisqu'elle était réglée par la loi donnée par Dieu; mais cette vie n'était qu'à la surface, c'était la mort avec une apparence de vie; au fond, Israël vivait d'un vain formalisme, son culte était un ritualisme sec et froid, un culte de cérémonies où le cœur n'avait plus aucune part. L'arbre paraît sain, mais il ne donne plus de fruits.

Christ vient, accomplissant des miracles qui doivent montrer que Dieu agit en lui; le peuple élu, celui qui se dit le peuple de Dieu, est incapable de reconnaître les œuvres de son Dieu, et les prend pour des œuvres du démon, et comme le dit Jésus avec une douloureuse amertume: « Le cœur de ce peuple est devenu insensible, ils ont endurci leurs oreilles, ils ont fermé leurs yeux de peur qu'ils ne se convertissent et ne soient guéris. »

Jusqu'alors l'état de révolte était voilé sous la piété extérieure. Le rejet de Christ, l'envoyé de Dieu, la mort de celui qui vient sauver et délivrer, est en quel-

que sorte l'incarnation de cette révolte latente, elle la manifeste d'une façon indéniable.

Israël rejette Christ, il sera rejeté à son tour. Jésus se place sur le terrain de l'ancienne prophétie pour dénoncer à son peuple le châtiment qui l'attend.

Cette fois Israël a lassé la patience de son Dieu, il a mis le comble à la mesure de son péché et a couronné par un crime abominable tout un passé de crimes. Les temps du repentir et de la grâce ne sont plus, les jours qui viennent sont ceux de la colère de Jahveh. L'Eternel frappera, l'alliance est rompue, les châtiments les plus terribles vont fondre sur la nation rebelle.

Elle sera frappée d'abord dans ses chefs, ce sont eux en effet qui ont été les grands ennemis du Christ. Le mobile qui les a poussés à s'opposer à l'envoyé de Dieu, c'est la haine et la jalousie. Vignerons infidèles à leur Maître, ils ont accaparé la vigne qui leur était confiée et ne veulent pas en rendre le fruit. Ils sont les dignes successeurs de leurs ancêtres qui ont tué les serviteurs du Maître; ils feront mieux : Voyant le Fils venir réclamer ce qui est dû à son Père, ils se disent : « Voici l'héritier, venez, tuons-le et emparons-nous de son héritage. »

Les chefs ont substitué leur autorité à celle de Dieu, c'est pour eux-mêmes, en leur propre nom, qu'ils gouvernent Israël. Quand Christ paraît, ils ne se demandent pas s'il a des droits. Ils ne voient qu'une chose, cet homme cherche à ruiner leur autorité. Il veut détourner d'eux la masse du peuple, donc c'est un séditieux, il doit périr.

Les chefs seront les premiers frappés. Leurs prérogatives hiérarchiques leur seront enlevées et données à

d'autres. Eux, les orgueilleux et les superbes en Israël, ils verront passer au premier rang les péagers et les prostituées. (Matth. 22: 28-32.) Leur incrédulité a rendu nuls à leur égard les desseins de Dieu. (Luc 7: 29, 30.) Leur châtiment sera la mort et la condamnation sans rémission. « Maintenant, dit Jésus, que fera le maître de la vigne? Il viendra, fera périr ces vignerons et donnera la vigne à d'autres. » (Luc 19 : 27.)

Malheur! malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites..... Comblez donc la mesure de vos pères.....Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au châtiment de la *géhenne*. (Matth. 23: 32, 33.)

Si les chefs ont été les grands coupables, si ce sont eux qui ont conçu le crime et qui ont tramé tout le complot, la masse du peuple ne les en a point empêchés. Israël a sa part de responsabilité ; si dans son ensemble il s'était converti, s'il avait écouté la voix qui lui criait : « Reviens à ton Dieu », les principaux n'auraient pu exécuter leurs projets criminels. N'ayant pas empêché le crime, le peuple s'en est fait le complice. Et le châtiment sera terrible. Le sang des prophètes retombera sur cette génération. (Matth. 26: 36 ; Luc 11 : 50.)

C'est à cette génération qu'il sera demandé compte non seulement du meurtre du Christ, mais de tous les crimes passés. Elle payera pour tous. Elle est solidaire des générations qui l'ont précédée, elle est responsable de leurs fautes, tout comme un homme est responsable des fautes de sa jeunesse. Celles-ci peuvent avoir été supportées, dans l'espérance que l'indulgence amènera un rélèvement ou du moins le permettra, mais vienne l'heure du crime, on demandera compte au coupable de toutes ses fautes, les passées, comme les récentes.

« Ah! les jours qui s'approchent seront des jours de vengeance, il y aura de la colère contre ce peuple. » (Luc 11: 22.) Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations.

« La détresse sera telle qu'on n'en aura jamais vu une pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais une pareille. » (Matth. 24: 21.) Les villes d'Israël seront détruites. Jérusalem elle-même, la ville sainte sera bouleversée, rasée, anéantie; en songeant au sort de la malheureuse cité, Jésus pleura.

Le temple, la gloire des Juifs, la maison de Dieu sera aussi détruit et il n'en restera pas pierre sur pierre.

Le pays dévasté, les villes rasées, le peuple massacré ou dispersé, c'est la ruine absolue, c'en est fait d'Israël, de sa gloire et de ses espérances: il a refusé d'obéir au dernier et suprême appel de Dieu.

Désormais Israël n'entendra plus de prophètes, aucune voix ne s'élèvera plus pour lui dire: « Reviens à ton Dieu ».

« La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle; c'est du Seigneur que cela est venu et c'est un prodige à nos yeux! C'est pourquoi, je vous le dis, le royaume de Dieu vous sera enlevé et sera donné à une nation qui en rendra les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé. »

Israël a été brisé et écrasé.

---

§ B. La nouvelle alliance.

Israël condamné doit disparaître. Un nouveau peuple prendra sa place.

Ce nouveau peuple sortira de l'ancien. Les onze apôtres sont Juifs, mais ils font partie de ce noyau d'Israélites pieux et fidèles qui ont reçu Christ, accepté son message, reconnu sa messianité et qui, à cause de leur foi, ne seront pas engloutis dans la catastrophe prédite. Si les disciples entrent dans le nouveau peuple, ce ne sera point en leur qualité de Juifs, mais parce qu'ils ont cru.

Jésus met ces onze hommes à part; pendant les trois ans qu'il passe avec eux, il les instruit, les forme par un enseignement spécial, car c'est à eux qu'il confiera la mission de recruter et de former le nouveau peuple de Dieu. Ce qu'il cherche avant tout, c'est à éveiller et à fortifier leur foi.

Il y réussit dans une certaine mesure, mais il a le sentiment très net que sa mort est la grande pierre d'achoppement et qu'il faudra que cette mort soit un fait accompli pour que les disciples l'acceptent. Elle sera pour la foi des disciples une heure critique et solennelle. Jésus les en avertit: « Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous cribler comme du froment. » (Luc 22 : 31.) C'est donc une crise décisive; ils seront criblés, c'est-à-dire, ébranlés, secoués, tout leur manquera à la fois. L'écroulement de leurs espérances et de leurs rêves sera complet. Si Christ n'avait prié, leur foi en aurait

été anéantie ; Christ a prié, leur foi sortira victorieuse de la lutte ; la tempête sera terrible, mais il n'y aura pas naufrage.

Si Jésus prévoit que sa mort ébranlera la foi des siens, il prévoit aussi que sa résurrection l'affermira à tout jamais, elle est nécessaire pour ramener la joie et l'assurance dans le cœur des onze. « Votre tristesse se changera en joie, je vous reverrai et votre cœur se réjouira » ; la résurrection seule leur fera comprendre que leur maître devait mourir, ils saisiront tout ce qui jusqu'alors avait été obscurité et mystère.

Jésus dit encore qu'il est avantageux qu'il s'en aille afin que vienne le Paraclet, — l'esprit de vérité, l'avocat, l'aide, et non point le consolateur comme on l'a traduit très souvent. —Cet esprit de vérité sera pour les disciples ce que Jésus avait été pour eux pendant sa vie. Il instruira, soutiendra, exhortera, dirigera. (Jean 16: 6-15.)

Puis la mort de Jésus aura encore pour effet que tout ce que les disciples demanderont au Père leur sera accordé, pourvu qu'ils le demandent au nom de Jésus (Jean 6 : 24), car Jésus est vers le Père.

Ainsi armés et soutenus, les onze pourront marcher à la conquête du monde. En effet, le peuple de la nouvelle alliance, sera pris dans toutes les nations de la terre.

S'adressant à des Grecs, qu'avait attirés sa renommée (Jean 12), Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, si le grain de blé ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » Puis, un peu après il ajoute : « Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tous les hommes à moi. » Par sa mort, Jésus renverse toutes les barrières qui peuvent empêcher les païens d'avoir part

au royaume de Dieu. Il n'y aura plus de droit de naissance, plus de privilège de nationalités. Les portes du royaume sont ouvertes à tous. L'idée de l'universalité du salut est familière à Jésus, il disait aux pharisiens : « Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi et ils se mettront à table dans le royaume de Dieu. » (Luc 13: 29.) C'est cette idée qui fait le sujet de la parabole des noces (Matth. 22: 1-10); il était cependant intéressant de montrer que la mort de Jésus, tout en procurant le salut, est la condition de son extension.

Tel sera le nouveau peuple avec lequel Dieu conclut une alliance nouvelle par la mort de Jésus.

Comment Jésus a-t-il conçu cette nouvelle alliance? La considère-t-il comme absolument différente de l'ancienne, ou n'y voit-il qu'un développement, un perfectionnement de ce qui existait dans l'ancienne alliance ?

La réponse est difficile à donner, Jésus ne s'étant jamais prononcé catégoriquement sur ce sujet. Nous pouvons cependant arriver à une solution probable en rapprochant diverses paroles.

Deux choses étaient à la base de l'ancienne alliance, établie au Sinaï par l'intermédiaire de Moïse : l'aspersion du sang qui couvre le péché, la loi qui le combat. — (La circoncision n'entre pas en ligne de compte, Jésus l'a lui-même considérée comme bien antérieure à Moïse, Jean 7: 22.) — Dans la nouvelle alliance, comme cela a été dit plus haut, le péché est non seulement couvert, il est pardonné, remis, absolument effacé; l'homme peut s'approcher de Dieu dans un état de pureté véritable et non plus avec une pureté d'emprunt. Sur ce point donc la nouvelle alliance n'est pas en opposition avec l'an-

cienne. Elle lui est supérieure, il est vrai, mais elle se maintient dans la même ligne. Nous avons à la base des deux alliances la même pensée : permettre à l'homme de s'approcher de Dieu. Voilà pour le côté religieux des deux économies.

Envisageons-les maintenant au point de vue de leurs morales.

L'ancienne alliance avait la loi, donnée de Dieu. Cette loi est-elle aussi perfectionnée ou tombe-t-elle par le fait de la mort de Christ? Hâtons-nous, tout d'abord, de dire que Jésus n'envisage point la loi comme saint Paul, qui dit que la loi a été donnée pour faire abonder le péché. Jésus ne la considère pas davantage comme un moyen propédeutique et préparatoire qui doit mettre l'homme en présence de sa faiblesse et le jeter dans les bras de son Sauveur. Les circonstances psychologiques où se trouvait Jésus étaient diamétralement opposées à celles où se trouva Paul. Paul, le pharisien zélote de la loi, avait poursuivi la justice sur la voie du légalisme le plus strict, son effort s'était trouvé trop court. Il s'était livré à la loi, il avait chargé sur ses épaules ce joug de fer qui l'avait écrasé. Rien de pareil chez Jésus. Il est soumis non à la loi, mais à Dieu. Soumis à Dieu, en communion constante avec lui, puisant en lui la force de résister au mal, Jésus a toujours pu accomplir la loi; il n'y a vu que l'expression authentique de la volonté de Dieu, il lui donne une valeur éternelle. La volonté de Dieu ne peut varier, ses exigences vis-à-vis de l'homme restent toujours identiques à elles-mêmes. Où Jésus se rencontre avec Paul c'est pour combattre la justice de la loi, cette justice que Jésus appelle celle des pharisiens et qui exclut du royaume. (Matth. 5 : 20.) La loi elle-

même est bonne, sainte et l'homme est tenu de l'accomplir.

Quand, dans le sermon sur la montagne (Matth. 5: 17), Jésus déclare solennellement qu'il est venu accomplir la loi et les prophètes, il ne veut pas dire seulement qu'il fera ce qu'ordonne la loi. Il oppose « accomplir », à *détruire* et non à transgresser. Sa pensée est donc celle-ci : « Bien au contraire que je sois venu renverser la loi, je suis venu lui donner une valeur nouvelle, pleine et entière, en l'amenant à sa perfection. »

La loi donnée par Dieu, devait montrer à l'homme dans quel sens il doit marcher pour fuir le mal et rester uni à Dieu ; mais la loi n'avait pas sa force en elle-même, et Christ a accompli la loi en donnant au pécheur la force de faire ce qu'ordonne la loi. D'abord par sa mort, Christ a brisé la puissance du mal, puis il s'est donné lui-même comme la force, comme la puissance.

Telle est la nouvelle alliance qui inaugure de nouveaux rapports entre Dieu et l'homme.

Le culte rendu à Dieu sera aussi transformé, c'est ce que nous montre la conversation de Jésus avec la Samaritaine. Tandis que l'ancien culte était matériel, que les sentiments du fidèle s'exprimaient au moyen de rites, de cérémonies, de sacrifices, le nouveau culte sera un culte en esprit. (Jean 4: 22.) L'adoration sera toute intérieure, ce sera une communion avec Dieu. Ce culte sera une adoration « *en vérité* ». Trop souvent, en effet, dans l'ancien culte la forme subsistait seule, n'exprimant, ne signifiant rien, vide de toute pensée. Dans le nouveau culte, seuls les sentiments et dispositions du fidèle auront quelque valeur. Or, comme le disait le scribe, aimer Dieu de tout son cœur, et aimer son pro-

chain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices.

Dans la nouvelle alliance plus de lieu déterminé pour adorer. « Femme, dit Jésus à la Samaritaine, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne (Garizim), ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. » En effet, par la ruine de Jérusalem, la condamnation de la caste sacerdotale, la destruction du temple, la ruine de l'ancien état de choses est consommée, plus de ville sainte, plus de prêtres, plus de sanctuaire.

DEUXIÈME PARTIE

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE DE JÉSUS

CHAPITRE I

Origine.

Notre introduction nous a fourni la preuve que dès le commencement de son ministère, Jésus a annoncé sa mort et sa résurrection. La question qui se pose à nous maintenant, est : « D'où provient cette connaissance de Jésus ? »

Une pareille idée ne peut être née inopinément, avoir jailli on ne sait d'où ! Ce que nous nous demandons, c'est si Jésus l'a puisée hors de lui, ou si elle lui est originale. Dans ce dernier cas encore, nous devons nous demander comment Jésus y est parvenu.

Toute idée humaine a une cause, une origine quelconque, parfois une autre idée, parfois un rapprochement même lointain d'idées, de faits ou d'expériences, et, quand les facteurs humains et ordinaires sont insuffisants, il y a influence supérieure, divine : inspiration.

Qu'y a-t-il eu pour Jésus? Connaissance humaine ou inspiration? En un mot, quand Jésus annonce sa mort et sa résurrection, y a-t-il prévision naturelle ou prédiction surnaturelle?

Nous posons comme point de départ et comme base de notre développement que dès son baptême, Jésus a conscience de sa messianité. Il commence son ministère avec le sentiment qu'il a une mission à remplir et que cette mission est celle de Messie.

A l'époque de Jésus, la notion de Messie, impliquait-elle l'idée de souffrances, d'humiliation et de mort? Non, nous avons déjà vu ailleurs que les disciples qui partageaient les idées populaires n'ont nullement cette conception du Messie; tout au contraire, l'idée de souffrances et de mort leur est en scandale.

S'il est évident que le peuple juif attend un Messie glorieux, il est cependant admis que les écoles rabbiniques reconnaissaient comme messianiques Esaïe 53 et d'autres textes de l'Ecriture où il est question des souffrances et de la mort du juste, du serviteur de l'Eternel. Mais c'était là une idée toute théologique qui n'était point sortie du domaine de l'école, qui n'avait point pénétré la conscience populaire et que l'on ne cherchait pas à répandre. Ce sont bien des prophéties messianiques, mais nul n'en attend l'accomplissement, pas même les docteurs en Israël.

Luc nous donne un précieux renseignement: Jésus est en croix, les principaux l'insultent, se raillent de sa messianité, et dans leurs moqueries ils font ressortir le contraste entre les prétentions du crucifié et sa mort: « Qu'il se sauve lui-même, s'il est le *Christ*, l'élu de Dieu. » (Luc 22: 35.) Ce qui revient à dire: « Le vrai

Messie ne mourrait pas. » Puis souvenons-nous de tout le procès de Jésus. Si les principaux veulent la mort de leur ennemi, c'est non seulement pour se débarrasser d'un adversaire dangereux, mais pour prouver son imposture à tous ceux qu'il a séduits.

D'ailleurs, l'idée d'un Messie souffrant eût-elle été familière aux gens d'école, elle n'aurait pu être transmise à Jésus qui n'a fréquenté aucune école de rabbins et qu'aucun docteur d'Israël n'a enseigné.

Si Jésus n'a point suivi l'école, il a lu, médité l'Ecriture, et son enseignement prouve qu'il en avait une connaissance approfondie. Serait-ce dans l'Ecriture que Jésus a puisé sa conception messianique ?

Au premier abord, il semble que cela soit. Dans un passage de Marc 9: 12, Jésus s'appuie sur l'Ecriture pour annoncer ses souffrances: « Pourquoi est-il écrit du Fils de l'homme qu'il doit souffrir beaucoup et être méprisé? » Dans le courant du dernier repas que Jésus prend avec les siens, il leur dit : « Le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui. » (Matth. 26 : 24.) Au moment de son arrestation, Jésus n'essaie ni de fuir, ni de résister, il se livre calmement à ses ennemis : « Pour que l'Ecriture soit accomplie. » (Matth. 26 : 54, 56.)

Dans l'Ecriture aussi, Jésus a trouvé prédits plusieurs détails de sa mort; il dit aux siens: « Il faut que cette parole qui a été écrite de moi s'accomplisse. » « Il a été mis au nombre des malfaiteurs. » (Luc 22.) Lors même que l'on n'admettrait pas là une allusion à la crucifixion entre deux brigands, il faut reconnaître que Jésus parle de sa mort ignominieuse.

C'est dans l'Ecriture que Jésus trouve annoncés l'abandon où le laisseront ses disciples, leur fuite, leur dis-

persion (Matth. 26: 31; Marc 14: 27) et la trahison de Judas. (Jean 13: 18; 17: 12.)

Il semble donc que l'Ecriture a été la source où Jésus a puisé. Mais en y regardant de plus près cela est inadmissible. Il faut se souvenir qu'en même temps que sa mort, Jésus annonce aussi sa résurrection. Ce n'est certes pas de l'Ancien Testament que lui vient cette idée, car l'Ancien Testament ignore absolument la résurrection du Messie. Jésus fait bien allusion à l'histoire de Jonas, mais à titre d'exemple et non point comme une prophétie. En général, l'idée elle-même de résurrection est très rare dans l'Ancien Testament, et c'est à peine si l'on peut citer quelques passages qui montrent qu'elle n'est pas étrangère à la pensée des Hébreux.

Il est vrai qu'à l'époque de Jésus la croyance à la résurrection est très populaire; on attend une réapparition d'Elie; Hérode apprenant les miracles de Jésus croit à une résurrection de Jean-Baptiste; mais pas question d'une résurrection du Messie.

Reprenons ces prophéties que s'applique Jésus; qui nous expliquera comment il peut y voir des prophéties messianiques? Pourquoi son attention s'arrête-t-elle précisément sur les passages qui parlent de souffrance, d'humiliation et de mort? Pour voir là des prophéties messianiques il faut que Jésus ait déjà connaissance du sort qui l'attend, sinon il aurait pu lire cent fois les Ecritures sans songer à s'appliquer ces passages, où pour la plupart il n'est nullement question du Messie.

Ce que Jésus cherche dans l'Ecriture, ce ne sont pas des prédictions de ce qui doit lui arriver, mais des confirmations de ce qu'il prévoit déjà.

Prenons un exemple : Matth. 26 : 31, Jésus dit à ses

disciples : « Je serai pour vous tous cette nuit une occasion de chute, car il est écrit : « Je frapperai le « berger et les brebis seront dispersées. » Est-ce la lecture de ce passage de Zacharie qui avait appris à Jésus la dispersion de ses disciples? Mais non, Jésus a prévu tout naturellement que, lui mort, ses disciples seront comme des brebis sans maître, et c'est alors que lui revient à la mémoire la parole du prophète. Il y voit une confirmation de ce qu'il a prévu et se sent encouragé et fortifié. Il nous paraît évident, en outre, que lorsque Jésus dit : « Il est écrit », il a la certitude que c'est de lui que l'Ecriture parle, que ce sont bien des prophéties qui le concernent, lui, le Messie. Il ne dit pas : « Il va m'arriver telle et telle chose semblable à celle que raconte ce passage de l'Ecriture, mais il dit : « *Car* il est écrit. »

Jésus ayant pleine conscience de sa Messianité, sent qu'il est l'accomplissement de la loi et des prophètes, et qu'il peut ramener à sa personne les prophéties et déclarations de l'Ecriture. Mais le fait que Jésus considère comme messianiques les citations qu'il fait de l'Ancien Testament, ne nous autorise nullement à dire que c'est l'Ecriture qui a appris à Jésus sa mort et sa résurrection. Il faut qu'il en ait eu une connaissance préalable.

Dira-t-on que cette connaissance première a été fournie au Christ par la haine que lui témoignent ses ennemis? Mais cette haine ne s'est manifestée que peu à peu et elle ne nous expliquerait nullement qu'au commencement de son ministère, Jésus puisse annoncer sa mort et sa résurrection comme nécessaires et inévitables.

Les idées du temps sur le Messie, l'Ecriture, les circonstances où se trouvait Jésus ne peuvent nous donner la genèse de sa pensée; les facteurs purement humains et historiques étant insuffisants, il faut admettre que la connaissance de Jésus a pour origine une révélation. Cette hypothèse est historiquement nécessaire, car seule elle peut expliquer que Jésus prévoie sa mort dès le début de son ministère, et seule elle peut expliquer l'annonce de la résurrection.

Cette hypothèse est nécessaire exégétiquement, car, si on ne l'admet pas, on est obligé de recourir aux moyens arbitraires, dénaturer les textes, les mutiler, ou, ce qui est plus sommaire encore, les retrancher; c'est alors maintenir l'idée préconçue aux dépens de l'honnêteté exégétique.

Quand Jésus fut-il l'objet de cette révélation ? Avant son activité publique et, selon toute probabilité, pendant les quarante jours qu'il passa au désert et où, suivant la tradition synoptique, il eut à lutter et à prendre possession de sa messianité.

Y eut-il phénomène extérieur, extase, intuition ? Nul ne peut le dire et peu importe; ce qu'il faut maintenir, c'est qu'il y eut influence divine. Jésus apprit qu'il devait mourir, que le sacrifice de sa vie était nécessaire à l'accomplissement de son œuvre et qu'il ressusciterait.

CHAPITRE II

Développement de la pensée de Jésus et conclusion.

Mourir! cette perspective tragique dut produire en Jésus une secousse terrible. S'il est fort probable qu'il ne partageait pas les idées messianiques, charnelles et matérielles de ses contemporains, il est non moins évident qu'il ne pouvait avoir songé à une messianité dont le terme, sinon le but, était la mort. Tous ceux qui ont écrit des vies de Jésus ont montré, et avec raison, l'influence qu'exerça sur Jésus le pays où il vécut. Ce pays de Galilée, où la vie était heureuse et facile, où la nature était d'une richesse et d'une fraîcheur incomparables, devait disposer à la poésie, inspirer des rêves de bonheur plutôt que des pensées sombres et tragiques. L'idée que Jésus pouvait s'être faite du Messie, devait être celle d'un roi de paix et de grâce, du prophète qui ramènerait Israël à son Dieu, et qui ouvrirait une ère de purs bonheurs et de félicités parfaites.

Mourir! que de questions angoissantes durent surgir. « Pourquoi mourir? Qu'est-ce que cette messianité qui aboutira à une catastrophe? » Certes, il dut se faire un travail intense dans la pensée de Jésus; il devait trouver une réponse aux questions posées. Est-il pos-

sible de suivre la marche de la pensée de Jésus, peut-on en faire une analyse psychologique? Oui, si l'on veut se lancer dans l'hypothèse, bâtir dans le vide, suppléer par l'imagination aux renseignements qui nous manquent! Non, si l'on veut rester dans le vrai, le certain; nous possédons trop peu de renseignements sur Jésus-Christ.

Nous venons de voir quel a été le point de départ de la pensée de Jésus. C'est une révélation qui lui apprend qu'il doit mourir; la première partie de notre thèse nous a montré l'épanouissement de cette pensée. Incapable de raccorder le point de départ et le point d'arrivée, nous nous bornerons à indiquer la direction prise par la pensée du Sauveur.

Jésus commence sa carrière publique. Il est en possession de ces deux idées, nous dirons de cette double conviction : il est le Messie, il doit mourir. C'est une antinomie qu'il doit résoudre.

Il se présente à son peuple et, dès le début, il peut prévoir qu'il sera mal accueilli; dès ses premiers pas, il peut se rendre compte de l'hostilité mal déguisée des pharisiens, des scribes, des sadducéens, de tout le haut clergé juif. Par leur attitude vis-à-vis de Jean-Baptiste, ils avaient déjà clairement manifesté leurs mauvaises dispositions, et, s'ils ont mal reçu le précurseur, il est probable qu'ils n'accueilleront pas mieux le Christ lui-même. L'hostilité ne fait que grandir. Jésus se sent environné, enveloppé par une haine jalouse qui s'attache à ses pas. On le suit, on l'épie, on épluche ses paroles, on commente ses actes, on lui tend des pièges, on en vient même à des tentatives de meurtre. Partout, toujours, au milieu des foules enthousiastes, avides de voir

et d'entendre, les regards de Jésus rencontrent des visages railleurs et méchants. Il ne peut s'y tromper, on veut sa perte. Ajoutons encore qu'il se rend parfaitement compte de l'indifférence du peuple, il sait qu'il ne répond pas à l'idéal rêvé, qu'il y répondra toujours moins.

Sachant qu'il doit mourir, Jésus en est amené à conclure que c'est du côté des Juifs que le coup viendra.

En effet, sa prédication et sa vie ne pouvaient porter ombrage au pouvoir romain. Jésus se garde de prêcher la révolte ; il ne se pose point en libérateur politique ; ce qu'il veut, c'est réveiller l'antique piété israélite, ramener son peuple à Dieu.

Ce seront donc les Juifs et leurs chefs qui le feront mourir.

On a souvent cherché à expliquer par là les prédictions si précises de Jésus. Se sachant haï des principaux, Jésus pouvait prévoir ce qui lui arriverait. Ses ennemis se saisiront de lui, l'emmèneront à Jérusalem pour le faire juger par le sanhédrin, seule autorité compétente en matière religieuse. On le condamnera à mort comme faux Messie et transgresseur du sabbat. Les Juifs, n'ayant pas le droit de vie et de mort, le livreront aux Romains, qui lui appliqueront les supplices en usage chez eux.

Malgré l'apparence de vérité de ce raisonnement, il ne tient pas en face des objections suivantes.

Comment Jésus peut-il prévoir que c'est à Jérusalem qu'il mourra, qui lui dit qu'il ne sera pas exposé aux violences du peuple comme il l'a été à Nazareth, lorsque ses combourgeois voulurent le précipiter du haut d'une montagne ? Dire que Jésus a résolu de mourir à Jérusa-

lem, parce c'est là que doit mourir un prophète, n'explique rien, car il ne peut savoir qu'il échappera toujours à ses ennemis. En outre, Jésus ne peut prévoir que les Juifs resteront sur le terrain de la stricte justice.

La voie légale était-elle la seule possible ? Les Juifs ont-ils suivi une procédure pareille quand ils ont lapidé Etienne ? S'inquiètent-ils de lois et de légalité, quand dans leur rage ils ramassent des pierres pour lapider Jésus lui-même? (Jean 8 : 59 : 10 : 35.)

Et ces faits ne se sont pas passés à la faveur de la nuit, dans quelque endroit perdu des montagnes ou des déserts, mais au grand jour, en pleine ville de Jérusalem, résidence du gouverneur romain.

Ici déjà il faut admettre chez Jésus une connaissance surnaturelle. Il y a plus que du raisonnement et des déductions logiques.

Voilà une des étapes de la pensée de Jésus franchie : sa mort aura les chefs et son peuple pour auteurs.

Mais ce peuple est le peuple élu, celui avec qui Dieu a conclu alliance, et Jésus est le Messie promis. Un nouveau problème dut se poser à Jésus : quelles seront les conséquences de ce crime pour Israël ? Ah ! certes, pour la solution de ce problème, l'Ecriture fut d'une importance capitale. Jésus apprit à y connaître toutes les promesses et les menaces que Dieu avait faites à son peuple. Le rejet du Messie sera le pire des crimes, c'est donc l'heure du châtiment et de la colère de Jahveh ; Jésus entrevoit dès lors la déchéance du peuple élu, la ruine et sa désolation de la patrie.

Mais Israël rejeté, le peuple dispersé comme des feuilles mortes emportées par le vent, de qui le Christ devient-il le Messie, qui sera sauvé?

A ce moment-là il dut y avoir en Jésus une transformation absolue de son idée messianique; son horizon s'élargit, s'étendit; il entrevit comme par une illumination soudaine une nouvelle alliance, cette alliance prédite par les prophètes, fondée sur de nouvelles bases, conclue avec un nouveau peuple. Puisque Israël ne peut être sauvé d'autres le seront à sa place.

Vis-à-vis d'Israël, Jésus avait pu concevoir sa messianité comme la mission de ramener le peuple à Dieu, rétablir l'ancienne alliance. Vis-à-vis du nouveau peuple, la tâche sera toute différente, il ne s'agit plus de rétablir un ancien état de choses, mais de créer de nouveaux rapports entre Dieu et un peuple qui n'a point été sous l'ancienne alliance. Jésus conçoit sa messianité sous un jour tout nouveau, l'antinomie se résout par une transformation de l'idée de Messie, et Jésus en arrive à la conviction qu'il doit mourir parce qu'il est le Messie. Sa mort et sa résurrection, après avoir été l'incompréhensible pour lui, deviennent peu à peu le centre, le tout de sa messianité. A partir de ce moment, la pensée de Jésus nous échappe absolument, nous ne pourrions la suivre que sur la voie des conjectures; il serait téméraire de vouloir en montrer le développement, on ne peut poser que quelques jalons et c'est tout.

Nous basant sur le passage Matth. 14: 1, nous pourrions montrer quel est le point de départ de l'idée que Jésus s'est faite de sa glorification. Hérode entendant parler de Jésus, croit que Jean est ressuscité et que c'est pour cela qu'il se fait par lui des miracles. Ce passage montre que c'était une idée admise qu'un homme ressuscité possède une plus grande puissance. Mais de là à la glorification telle que l'envisage Jésus, il y a loin!

Pour tout ce qui concerne la lutte contre Satan, la victoire sur le péché et la mort, Jésus a trouvé les éléments de sa connaissance soit dans les idées du temps, soit dans sa propre expérience. Les unes lui ont fourni la doctrine du diable et de sa puissance, l'autre lui a montré quel était l'empire du péché. Sans péché lui-même, Jésus a su ce que c'était que la tentation ; il y a résisté, mais il a éprouvé la puissance du mal ; il pouvait d'ailleurs l'observer sur ceux qui l'entouraient. Il est impossible cependant de montrer comment Jésus en est arrivé à voir dans sa mort et sa résurrection la délivrance de l'homme.

On peut conjecturer, supposer, arriver à des probabilités, il vient toujours un moment où l'on ne comprend plus, où l'on est forcé d'admettre en Jésus une illumination supérieure. Autant il est légitime de chercher à s'expliquer par les facteurs historiques tout ce qui est explicable, autant il est arbitraire de vouloir à toute force et malgré tout, faire de la connaissance de Jésus une connaissance humaine. Il faut reconnaître que nous sommes en présence d'une de ces choses de Dieu qui échappent à l'œil humain.

Rappelons-nous cette scène mystérieuse de la transfiguration, dans laquelle, comme nous le dit Luc (9: 28), Moïse et Elie vinrent s'entretenir avec Jésus de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem.

Souvenons-nous encore de ces longues nuits que Jésus passa en prière, en communion avec son Dieu, l'interrogeant, le suppliant, lui exposant ses incertitudes et ses angoisses, lui demandant ses lumières, luttant à genoux, pour saisir la volonté de son Père, pour voir, pour comprendre.

Jésus n'est pas arrivé à la nouvelle conception de sa messianité d'un coup, à la suite d'une seule révélation où tout lui aurait été expliqué. Ce n'est que peu à peu, par degré, qu'il parvient à saisir la vérité, à voir dans sa mort non une catastrophe, un échec, la ruine de sa messianité, mais le but de sa vie, sa mission. S'il est venu sur terre, si Dieu l'a appelé et envoyé, c'est pour mourir.

Ceci nous explique comment Jésus, sachant qu'il doit mourir, peut s'efforcer malgré tout d'arracher encore son peuple à la servitude du péché. S'il délivre Israël, il mourra, c'est vrai, mais son peuple sera sauvé. L'œuvre du salut n'était pas dépendante des dispositions d'Israël. Malgré la pensée de sa mort, Jésus poursuit courageusement sa mission, cherche les brebis perdues d'Israël; il faut qu'il forme et instruise les douze, qu'il jette les bases du nouveau royaume. L'idée de sa mort prochaine, loin de le décourager, ne fait qu'aiguillonner son activité. Il doit travailler tandis qu'il fait jour.

Nous avons souvent entendu poser cette question : « Que serait-il arrivé si Israël s'était converti ? » Longtemps cette question nous avait fort embarrassé. Maintenant nous répondons sans la moindre hésitation. Jésus devait mourir, et si Israël s'était converti, il serait mort quand même, car seules sa mort et sa résurrection pouvaient réconcilier l'homme et Dieu, et arracher l'humanité à l'esclavage du péché et de la mort. Les circonstances auraient été différentes, les conséquences historiques de la mort de Jésus n'auraient pas été les mêmes, mais il devait mourir.

Tous ceux qui ont parlé de Christ sont d'accord pour déclarer que jamais vie d'homme n'a égalé en grandeur, en beauté la vie humaine de Jésus de Nazareth. Christ, sur terre, a réalisé l'idéal d'une vie humaine, il a réuni en sa personne les qualités les plus éminentes et en apparence les plus opposées, une douceur pleine de tendresse et de charme, un amour intense pour tout ce qui est petit, humble, pour tout ce qui souffre, pour tout ce qui pleure, et une force de caractère toute virile, une puissance de volonté étonnante ; un esprit d'obéissance et de soumission absolue à Dieu, et vis-à-vis de l'homme la sainte hardiesse de l'être vraiment libre qui sait ce qu'est et ce que vaut la liberté. La vie de Christ demeurera toujours le modèle des vies ; nous comprenons qu'un Strauss ait pu voir en Christ une personnification de l'humanité idéale, tant il semble impossible qu'un seul homme puisse avoir tout ce qui est bon, beau, pur et saint. Tout être qui porte encore en soi une étincelle d'idéal, le sentiment du vrai, s'inclinera devant le Christ et dira : « Ecce Homo ».

Et pourtant cette vie n'est rien, rien pour moi, rien pour personne, sans la mort qui en est le couronnement.

Si Christ n'est pas mort et ressuscité, sa vie reste l'idéal des vies, sa morale demeure parfaite, sa doctrine incomparable ; j'admirerai l'homme, le sage, le docteur, je n'adorerai point.

Ce qu'il me faut, ce n'est ni un modèle que je serais incapable d'imiter, ni une morale que je ne pourrais appliquer à ma vie, ni une doctrine que je ne comprendrais pas ; ce qu'il me faut, c'est un Christ qui me délivre, un Christ qui me ramène à Dieu, ce libérateur, ce médiateur, je le trouve dans le Crucifié.

La mort et la résurrection du Christ me font seules comprendre sa vie, sa morale, sa doctrine.

Ce Christ, qui, pendant trois ans, parcourt les campagnes de Judée et de Galilée, guérissant, consolant, pleurant avec ceux qui pleurent, joyeux avec ceux qui sont dans l'allégresse, cet être merveilleusement bon, doux et patient, je le comprends, je pénètre maintenant dans le secret de sa vie, je vois ce qui a fait sa grandeur, son éclat, sa force, c'est le sacrifice de soi, sans restriction, absolu.

Quand je lis dans les Ecritures que ce Christ a dit : « Voici la loi et les prophètes, tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée », et « tu aimeras ton prochain comme toi-même », je ne dis pas : « Utopie, rêve irréalisable », car je sais que celui qui a dit ces choses est mort et ressuscité pour que je puisse les accomplir.

Quand je lis et médite ces paroles profondes et sublimes, où le Christ a révélé les richesses et l'amour de Dieu, où il a dévoilé à l'homme des horizons nouveaux en lui donnant une espérance de vie éternelle, je me souviens que Christ est mort pour réconcilier l'homme et Dieu.

Christ, mort et ressuscité, n'est plus pour moi l'homme divin qui a vécu il y a bientôt dix-neuf siècles, en des pays lointains, il est le Christ qui m'a aimé et délivré, celui qui manifeste sa force dans ma faiblesse et qui me donne de goûter l'amour de Dieu ; c'est le Christ vivant et éternel.

En voyant, en contemplant ce Christ, je ne me demande pas : Est-il homme ? Est-il Dieu ? A-t-il préexisté ?

Est-il né comme moi ? Je ne veux savoir qu'une chose, c'est qu'il est mort et ressuscité, qu'il a obtenu mon pardon et a brisé mes chaînes.

Ce Christ je l'aime, je l'adore et c'est celui que j'annoncerai.

THÈSES

I. Dès le commencement de son ministère, Jésus a prévu sa mort et sa résurrection.

II. Les prédictions de Jésus ont leur source dans une révélation dont il a été l'objet entre son baptême et le commencement de son ministère et, selon toute probabilité, pendant le séjour au désert.

III. A la suite de cette révélation, la conception messianique de Jésus dut se transformer, car Jésus n'avait pu songer à une messianité qui l'entraînerait à la mort.

IV. Une nouvelle évolution dut se produire dans la pensée de Jésus quand il eut compris que sa mort serait le fait des principaux.

V. A la suite d'un travail de pensée et de révélations nouvelles, Jésus en vint à concevoir sa mort et sa résurrection comme le point culminant et le centre de son œuvre messianique.

VI. Dieu l'a envoyé sur la terre pour y mourir et y ressusciter.

VII. Sa mort est un acte d'obéissance, sa résurrection un acte de foi.

VIII. Jésus a considéré sa mort et sa résurrection comme une victoire sur le diable; sa mort est une victoire sur le péché, sa résurrection une victoire sur la mort.

IX. Tout en considérant la mort comme conséquence du péché, Jésus n'y voit point un châtiment. Pour lui, la peine du péché c'est la géhenne, la perdition de l'âme.

X. Quand Jésus dit qu'il donne sa vie en rançon, il songe à l'esclavage de l'homme soumis au diable, et veut montrer ce que sa mort est pour l'homme et non point ce qu'elle est pour le diable.

XI. Par sa mort, Jésus réconcilie l'homme et Dieu, en ce sens que par cet acte d'obéissance à Dieu et d'amour pour l'homme, Jésus a acquis le droit de ramener à Dieu ceux qu'il a délivrés.

XII. Jésus ne pouvait admettre l'idée lévitique de l'expiation, qui repose sur une conception païenne de la divinité, sur la substitution de la victime à l'homme pécheur et sur le fait que la mort physique est la peine du péché. Jésus partage les idées des

prophètes qui proclament la bonté et l'amour de Dieu et demandent la conversion du pécheur.

XIII. Si, pendant sa vie, Jésus a pardonné les péchés, on peut supposer que c'est parce qu'il considère sa mort comme accomplie, puisqu'il a accepté de mourir.

XIV. Jésus sait que sa mort et sa résurrection le conduisent à un état de gloire.

XV. Christ glorifié devient l'objet de la foi; il peut habiter dans le cœur du croyant et le faire participer de sa force contre le pouvoir de Satan.

XVI. La Cène symbolise l'œuvre rédemptrice de Christ.

Le pain, c'est le corps de Christ livré à la mort pour briser la puissance de Satan; le vin, c'est le sang de Christ répandu pour le pardon des péchés; et l'assimilation des éléments de la Cène symbolise l'assimilation mystique de Christ par le croyant.

XVII. La mort de Christ est le signal du rejet d'Israël et de l'avènement d'un nouvean peuple.

Au nouveau peuple correspond une nouvelle alliance basée sur le pardon des péchés et l'accomplissement de la loi.

XVIII. A la suite du départ de Christ, un nouvel élément de vie, le Saint-Esprit apparaît dans le monde.

XIX. Considérant l'importance que Christ donne à sa mort et à sa résurrection, nous sommes en droit d'affirmer : 1° que, sans ces deux faits, la carrière du Christ n'aurait aucune valeur pour le salut de l'homme, et, 2° que, lors même qu'Israël se serait converti, Christ aurait dû mourir et ressusciter pour délivrer l'homme et le réconcilier avec Dieu.



TABLE DES MATIÈRES



